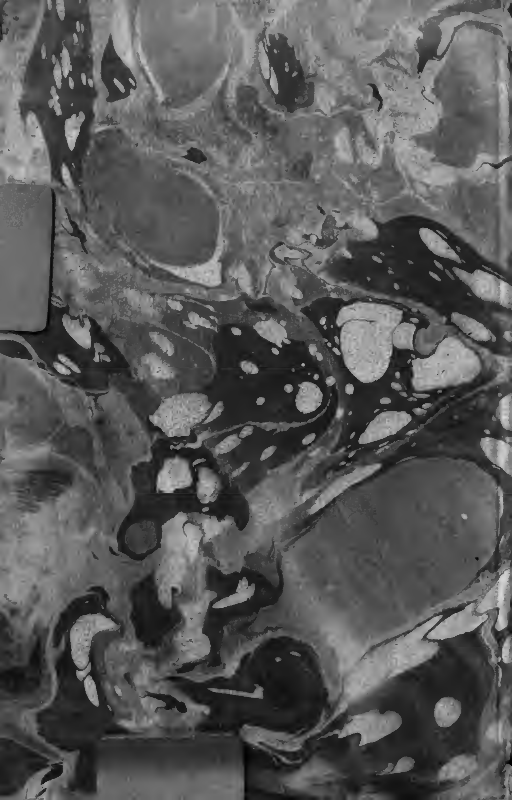
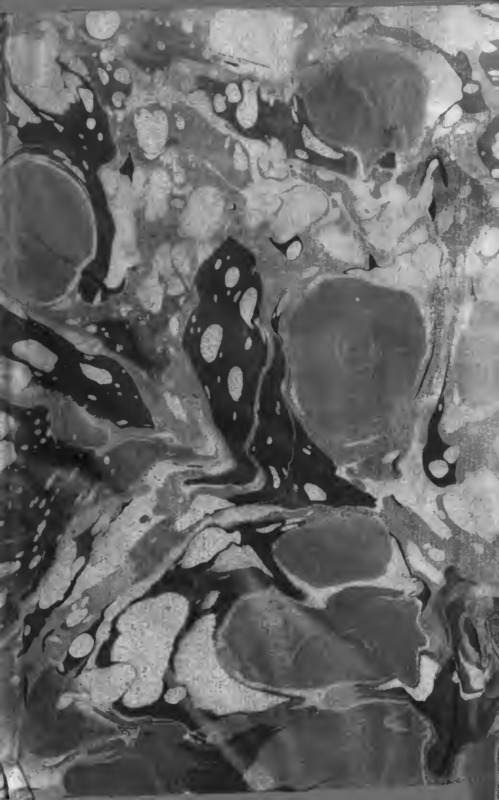




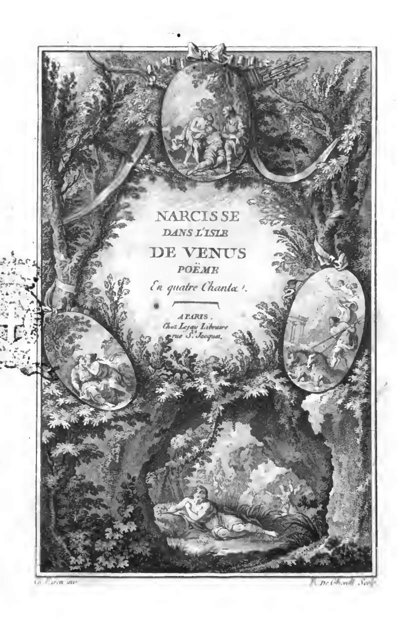


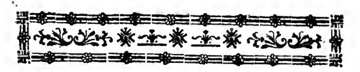
71.

Dell'Ing. [illegible]

[redacted]

Grioni Gius. Filippo [illegible]


NARCISSE
DANS L'ISLE
DE VENUS
POËME
En quatre Chants.
A PARIS.
Chez Lejay Libraire
rue S.t Jacques.



PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

L'AUTEUR du Poëme de NARCISSE étoit occupé à faire imprimer cet Ouvrage, lorsqu'il a été attaqué de la maladie qui vient de nous l'enlever. Les personnes qui donnent cette édition à sa place, ont cru devoir au Public & à sa mémoire d'y ajouter une Pièce détachée qu'on a trouvée parmi ses papiers. Ces Essais d'un homme né pour l'immortalité, serviront en quelque sorte à consoler de sa perte, & seront plus que suffisants pour donner une idée de toute l'étendue de son génie.

Ceux qui ne connoîtront M. DE MALFILÂTRE que par ses Ouvrages, seront bien éloignés encore de sentir combien il étoit digne d'estime, & combien il est digne de regrets.

noître ſon âme : ils en portent l'empreinte ; & l'on ſçait que ſi le génie eſt parvenu quelquefois à imiter les ſentimens & la vertu, jamais il n'a ſçu contrefaire la ſimplicité & le naturel dont le ſecret n'eſt que dans les cœurs ſimples & naïfs. D'ailleurs, Monſieur DE MALFILÂTRE n'a pas toujours été inconnu : pluſieurs hommes célèbres qui l'honoroient de leur eſtime, applaudiront certainement à la juſtice qu'on lui rend aujourd'hui.

Tel étoit l'homme aimable & infortuné dont le Public va recueillir l'unique héritage, & qui condamné toute ſa vie à l'obſcurité, ne devoit obtenir qu'après ſa mort la gloire qui lui étoit ſi juſtement dûe. On ne doute pas que ce Poëme ne ſoit reçu avec applaudiſſement : l'Ode qu'on y a jointe eſt déjà connue avantageuſement : on l'avoit inſérée dans l'ÉLITE DES POESIES FUGITIVES, & c'étoit certainement une des meilleures de ce Recueil.

Le Poëme de NARCISSE doit surtout avoir un grand succès : on y reconnoît par-tout un naturel charmant, une Poësie facile & harmonieuse, une touche forte & légere, un art infini de se plier à tous les tons, une liaison admirable & simple dans les récits ; enfin tout ce qui constitue un beau Poëme. Nous osons dire que le sien peut être proposé comme un modèle de goût, & qu'il est en ce genre peu d'Ouvrage dans notre Langue qu'on puisse lui comparer. Cependant il ne le regardoit que comme un Essai dont il faisoit même peu de cas ; mais dont le Public jugera différemment. Son intention étoit de travailler à un grand Poëme Épique : il en avoit déjà choisi le sujet, & esquissé le plan. Quel dommage qu'il ne l'ait point exécuté ! Ses amis qui ne lui en ont entendu parler que légerement, ne sont pas en état d'en rendre compte : ils sçavent seulement que c'est

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE; qu'il se proposoit de célébrer.

M. DE MALFILÂTRE avoit aussi l'ambition de courir la carrière du Théâtre ; quelques Morceaux excellents répandus dans une Tragédie qui ne porte point son nom, sont une preuve des succès qu'il pouvoit s'y promettre. Ses talents prodigieux & rares n'étoient pas seulement un don de la Nature : il les devoit en partie à la lecture des Anciens, dont il se nourrissoit tous les jours ; & sur-tout à celle de *Virgile*, dont il avoit fait une étude particuliere. Il avoit même traduit en Vers les endroits les plus intéressants de ce Poëte : on ne craint pas d'avancer qu'il est dans cette Traduction souvent égal à l'Original ; il étoit peut-être le seul homme en état de nous rendre *Virgile* avec toutes ses beautés ; nous souhaitons ardemment que les Gens de Lettres qui ont entre les mains les différents Morceaux

de ſa Traduction, mettent bien-tôt le Public dans le cas de juſtifier notre jugement. *

M. DE MALFILÂTRE étoit né à Caën d'une famille honnête en 1733. Il avoit fait avec diſtinction ſes études en cette Ville chez les RR. PP. Jéſuites, & montré pendant ſa jeuneſſe le germe des talents qu'il a développés dans un âge plus avancé, & qu'il auroit portés au plus haut degré de perfection, s'il eut vécu plus long-tems & plus heureux. Il eſt mort à Paris le 6 Mars 1767. après avoir ſouffert avec courage les douleurs les plus longues & les opérations les plus cruelles. Les ſentimens de religion qu'il avoit toujours montrés pendant le cours de ſa vie, ſe ſont réveillés avec plus de force dans ſes derniers moments. Prêt à lui faire le ſacrifice de ſa vie, il auroit encore deſiré lui

* *Nota.* Le Sieur Lacombe, Libraire, qui les a entre les mains, ſe propoſe de les donner dans quelque tems au Public.

faire celui de ſes Ouvrages : il avoit même exigé de ſes amis de ne pas les laiſſer paroître après lui ; mais nous ne nous croyons pas obligés à remplir un engagement qu'une conſcience trop délicate lui avoit fait contracter. Le Poëme de NARCISSE, qui ſeul pourroit être accuſé de renfermer quelques libertés, nous a paru plûtôt une leçon de bonnes mœurs qu'un ouvrage repréhenſible. La volupté y eſt toujours repréſentée pure & innocente ; & qu'y a-t-il de plus propre à corriger du vice que la peinture de l'Amour vertueux ?

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam mihi.

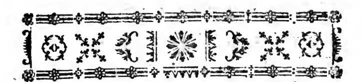


NARCISSE
OU L'ISLE
DE VÉNUS.





G. de S.t Aubin Inv. Massard Sculp. 1765.



NARCISSE OU L'ISLE DE VÉNUS.

CHANT PREMIER.

POURQUOI faut-il qu'au lieu de ces délices
Qu'on nous promet dans l'empire amoureux,
Nous y trouvions, près des Ris & des Jeux,
Les faux ſoupçons, ſuivis des injuſtices,
La jalouſie & ſes tourmens honteux,
Les vains fermens, le dégoût, les caprices,
Et que l'Amour ſoit un Dieu dangereux?

Que dis-je? Hélas! C'eſt le meilleur des Dieux,
Il nous aimoit, & par ſes ſoins propices

Il ne vouloit que prévenir nos vœux.
N'en doutez point, le bonheur fuit ses feux,
Le siécle d'or coula sous ses auspices,
Le siécle d'or ne vit que des heureux ;
Après ce temps, fait pour nos bons Ayeux,
Bien-tôt l'Amour, exilé par nos vices,
Les yeux en pleurs, s'envola dans les Cieux.

Mais prêt à fuir au séjour du Tonnerre,
Dans ses adieux il a maudit la Terre ;
Il a, chez nous, laissé pour successeurs,
L'Ambition qui cherche les honneurs,
Fait les Epoux, les unit sans tendresse,
Et l'intérêt qui trafique des cœurs,
Et la débauche * hideuse en son ivresse,
Monstre imprudent qui foule aux pieds les mœurs.

Et l'on se plaint, en suivant de tels guides,
Que les plaisirs s'échappent de nos mains !
Vous n'aimez point, trop aveugles humains :

* *Voyez la derniere note de cet Ouvrage.*

Le ſentiment fait les plaiſirs ſolides.
Vous n'aimez point : vos conducteurs perfides,
Du vrai bonheur ignorent les chemins.
Pleurez, ingrats, gémiſſez dans vos chaînes ;
Mais à l'amour n'imputez point vos peines.
Depuis qu'aux Cieux l'Amour eſt retenu,
De ſon beau nom vous abuſez encore ;
Et parmi vous, le Maître que j'adore,
Eſt blaſphêmé ſans vous être connu.
On voit à peine, en ce ſéjour funeſte,
Quelques Amans bleſſés d'un trait doré,
Dont les cœurs purs ſçavent, du feu ſacré,
Entretenir la ſemence céleſte.

CYPRIS, un jour, l'indulgente CYPRIS*
Voulant enfin nous ramener ſon fils,
Lui prépara, chez un Peuple fidelle,
Un nouveau Temple, unique en l'Univers,
Inacceſſible aux regards des pervers.

---

* *Surnom de* VÉNUS.

Le Dieu des eaux, prié par l'Immortelle,
De ſon Trident, frappa le fond des Mers,
Et, ſous ſes mains, vit une Iſle nouvelle
Naître, à l'inſtant, au ſein des flots amers.

VÉNUS, dit-on, par ſon pouvoir ſuprême,
Dans ce déſert tranſporta mille eſſains
D'adoleſcens qu'elle avoit elle-même,
Dès le berceau, nourris pour ſes deſſeins.
Garçons y mit, qui ſortent de l'enfance,
Leſtes, brillans, enjoués, faits au tour,
Et dans un âge, où croiſſant chaque jour,
En force, en grace, ils donnent l'eſpérance
D'être bien-tôt les Prêtres de l'Amour.
Filles y mit, dont le Printems commence,
Fraîches beautés, à l'air piquant & doux,
Au minois fin, à l'œil plein d'innocence,
Déja portant d'inévitables coups;
Dont le port noble, élégant, plein d'aiſance,
La taille libre, & les jeunes tréſors
S'arrondiſſans, faillans ſur un beau corps,

Du temps d'aimer annoncent la naiſſance ;
Dont le cœur vif, encor dans l'ignorance ;
Novice encor, mais fait pour le deſir,
Va, tendre Amour, ému par ta préſence ;
S'ouvrir bien-tôt à l'inſtinct du plaiſir,
Comme la roſe au ſouffle du zéphir.

A ſon Autel, cette heureuſe jeuneſſe
Va, tous les jours, adorer la Déeſſe,
Et tous les jours la Déeſſe, pour eux,
Quitte le Ciel, & vient dans ces beaux lieux :
Lieux enchantés ! Que ne puis-je moi-même
Y vivre en paix auprès de ce que j'aime !

Là, les Étés n'embraſent point les airs,
On n'y craint point la rigueur des Hivers :
Mais on y voit, aſſiſe ſur un Trône,
Flore & Cérès, à côté de Pomone.
Par leurs bienfaits, d'elle-même, en tout tems,
L'Iſle féconde, à la fois, ſe couronne
D'épics dorés, des fruits mûrs de l'Automne,
Et de l'émail dont brille le Printems.

Dons précieux que la Terre fait naître
Pour enrichir ſes jeunes habitans,
Vous ſuffiſez pour les rendre contens!
Ils ſont heureux : pourroient-ils ne pas l'être ?
A leurs beſoins ils bornent leurs deſirs,
Mais ſans chercher, au gré des vains caprices,
A ſe créer mille beſoins factices :
Des vrais beſoins naiſſent les vrais plaiſirs.

Occupé ſeul du ſoin de leur bel âge,
Tu les conduis, ô vénérable Sage,
De qui le nom, fameux dans l'Univers,
Fera bien-tôt l'ornement de ces Vers;
TIRÉSIAS, aveugle octogénaire,
Toi, ſeul vieillard qu'on admit dans ces lieux,
De toute l'Iſle & l'Oracle & le Pere ;
Toi, dont l'eſprit peut ſonder le myſtère
De l'avenir, caché ſouvent aux Dieux;
Homme divin ! c'eſt toi qui les éclaires,
Qui les inſtruis dans les Arts néceſſaires,
Ou qui plutôt, ſuivant de près leurs pas,

Vois, d'elle-même, agir leur induſtrie,
Sans le preſſer, cultives leur génie,
Soutiens ſa marche, & ne la forces pas.

Tu ſçais encore, aidé par l'harmonie,
Polir l'eſprit, & ſans autres leçons,
Former le cœur de tes chers Nouriſſons.
Autour de toi, dans la verte prairie,
Vient ſe ranger leur troupe réunie,
Lorſque tu joins la douceur de tes chants
Aux airs du Luth, aux ſons de la Guitare,
Lorſque tu peints, dans tes accords touchans,
Soit un lointain, où l'œil charmé s'égare
Sur le mêlange agréable & bizarre
Des Monts, des Rocs ſuſpendus & penchans;
Soit les couleurs dont le matin ſe pare;
Ce qu'ont enfin d'attrayant ou de rare
Les bois, les eaux, les vergers & les champs.
Mais ſi ta voix, plus brillante & plus forte,
Chante URANIE * & les Déſerts ſemés

* *Muſe qui préſide à l'Aſtronomie.*

D'étoiles d'or & d'aſtres enflammés ;
Si, toute entiere à l'ardeur qui l'emporte,
Plus haut encor, par de-là tous les cieux,
D'un vol hardi ta Muſe ſe tranſporte,
Pour contempler la majeſté des Dieux ;
Alors, au bruit de tes accens rapides,
On quitte tout ; de tout autre plaiſir,
Pour t'écouter on perd le ſouvenir ;
Et le pêcheur ſur ſes rives humides,
Et le chaſſeur, au fond de ſes forêts,
Prêts de ſurprendre, ou les poiſſons avides
Ou les chevreuils & les biches timides,
Frappés d'abord, enchantés & diſtraits ;
Laiſſent tomber le filet ou les traits :
Chacun accourt, chacun ſent que ſon âme
Perce avec toi les Palais éternels,
Et va ſe perdre au ſein des Immortels :
Leur cœur ému, pour la vertu s'enflâme
Et s'affermit dans l'amour du devoir,
Tant l'harmonie a ſur nous de pouvoir !

Tu vois ainſi, pures & fortunées,
D'un cours égal s'écouler leurs journées ;

Et chaque soir, quand l'Astre de VÉNUS
Fait luire au ciel sa paisible lumiere,
Ils vont chercher une ombre hospitaliere
Sous les ormeaux, sous les palmiers touffus,
Où reposer dans des grottes tranquilles,
Sur le duvet de la mousse & des fleurs,
Lits sans apprêts, véritables asyles
Du doux sommeil & des songes flatteurs.

O Peuple enfant! ô fils de la Nature,
Simples comme elle, unis par ses liens,
Pour qui son sein, comme une source pure,
Toujours ouvert, s'épanche sans mesure,
Jouissez tous, sans diviser ses biens.
O mes Héros, cœurs faits pour la droiture,
Faits pour l'Amour, la Sagesse & la Paix,
O vous, de qui n'approcherent jamais
L'opinion, l'erreur, ni l'imposture,
Ni le desir de l'or ou des grandeurs,
Auteurs premiers du crime & des malheurs,
Conservez bien le sort que vous assure
Votre innocence, & plaise aux Dieux qu'il dure!

Il eût duré sans un vice, un fléau
Dont les progrès devinrent plus funestes
Que ne le sont tous les fléaux célestes,
Sans l'AMOUR-PROPRE enfin, monstre nouveau,
Né dans cette Isle, & né pour sa ruine,
Qui, de l'Amour & rival & bourreau,
Au fond des cœurs le cherche & l'assassine.
A vous tracer sa fatale origine,
Faut-il, hélas! employer mon pinceau?

C'est par vous seul, infortuné NARCISSE,*
Que cette Terre, inaccessible au vice,
Connut enfin le mal contagieux
Qui fit par-tout des ravages horribles;
Et corrompit, dans ces âmes sensibles,
De leurs vertus les germes precieux.
Vous, dont VÉNUS enrichit la jeunesse
De tous les dons qui captivent les cœurs,
Vous, le plus beau de ceux que sa tendresse

---

* *Beau jeune homme. Il étoit fils de la Nymphe* LIRIOPÉ, *&* *du* CÉPHISE, *Fleuve de la Grèce.*

Avoit choisis pour ses adorateurs,
Amant d'ECHO, si long-tems chéri d'elle,
Quel Dieu vous fit oublier cette belle,
Pour n'aimer plus que vos traits enchanteurs?
Ce fut JUNON. La Déesse cruelle
Vous envoya cette fureur nouvelle,
Qui, pour vous-même, alluma votre amour.
Par vous JUNON transmit, en un seul jour,
A vos amis votre aveugle délire,
Et de VÉNUS anéantit l'Empire,
En desséchant, dans tous ses Citoyens,
Le sentiment qui formoit leurs liens.

Mais de nos yeux éloignons-les encore
Ces maux affreux par ma Muse annoncés:
Arrêtons-nous, pour voir au moins éclore
Ces jours si beaux, & si-tôt éclipsés.

VÉNUS voulut, avant l'âge où l'on aime,
Voir ses Sujets, voir ces couples charmans,
Couples futurs, déja s'unir d'eux-mêmes
Par le rapport des goûts, des sentimens.

Elle voulut que ces enfans aimables,
Pour rendre un jour leurs chaînes plus durables,
Fussent amis, avant que d'être Amans :
Qu'en attendant les amoureuses flammes,
D'avance, un sexe à l'autre fût lié ;
Qu'enfin l'amour, prêt d'entrer dans leurs âmes,
En arrivant, y trouvât l'amitié.
Car l'amitié, la confiance intime,
Nourrit l'amour, le soutient, le ranime,
Et rend ses feux plus touchans de moitié.
De leur concours, de leur souffle unanime
Naît ce plaisir pur, délicat, sublime,
Plaisir cherché par mes vœux superflus,
Plaisir mocqué des mortels corrompus.
Mais quoi ? l'Amour n'est point connu du crime,
Puisque l'Amour sans l'amitié n'est plus,
Que l'amitié se fonde sur l'estime,
Et que l'estime est fille des Vertus.

Or des Vertus la Nature est la mere :
Consultez-vous, & soyez mes témoins,
O mes lecteurs ! ou consultez du moins
Ces cœurs bien faits, où la Vertu sincere

Ne fut jamais une plante étrangere,
Et, pour fleurir, ne demande aucuns ſoins.
Auſſi le Dieu qu'à Paphos on révere,
Choiſit leur Iſle, en fit ſon ſanctuaire :
Ce Dieu charmant, de la terre exilé,
Par la vertu chez eux fut rappellé.
Il attendit, pour s'y rendre auprès d'elle,
L'âge marqué, le vrai tems des amours,
Qu'il faut attendre, & qu'on prévient toujours.
Cet âge arrive, & la race mortelle
Revoit enfin le Pere des beaux jours,
Après l'horreur d'une abſence cruelle.
Il vient, il rit, il fait dans tous les cœurs
De ſon flambeau jaillir une étincelle :
Et tous les cœurs, d'une flamme nouvelle,
En même-tems, éprouvent les ardeurs.

Tout change alors, alors tous les yeux s'ouvrent.
Non ſans rougeur, les deux ſexes découvrent

Paphos, *Ville de l'Iſle de Chypre.* VÉNUS *y étoit adorée comme dans tout le reſte de l'Iſle.*

Que l'amitié, qui les unit long-tems,
S'eſt transformée en d'autres ſentimens.
Auprés d'ECHO, l'heureux fils du CÉPHISE *
Sent des deſirs qu'il n'avoit pas connus.
La belle ECHO, d'elle-même ſurpriſe,
Sent, près de lui, tous les feux de VÉNUS.
Le ſoir approche, & chaque Amant s'apprête
A demander, par ſes brûlans ſoupirs,
Le doux tribut que lui doit ſa conquête :
Mais pour NARCISSE il n'eſt point de plaiſirs.
Avec douleur, TIRÉSIAS lui-même,
Qu'ont trop inſtruit des Oracles ſecrets,
En l'éloignant des yeux de ce qu'il aime,
N'a conſulté que leurs vrais intérêts.

Mais le jour fuit : ſous le toît ſolitaire
De cent berceaux, ſous le ſimple lambris
Des myrthes verds & des roziers fleuris,
Entrelaſſés par la main du myſtere,

* *Voyez la note de la page 12.*

L'Amour

L'Amour conduit les enfans de CYPRIS.
Dans ce bercail, le Pasteur de CYTHERE
Veut rassembler ses troupeaux favoris;
En les comptant, son cœur se désespere;
Il lui manquoit ses deux Agneaux chéris.
Du reste, au moins, le bonheur le console,
Il s'en occupe, il est par-tout, il vole
Sur eux, près d'eux, parle aux vents, aux ruisseaux;
Il adoucit le murmure des eaux,
Il tient captifs les fils légers d'EOLE, *
Hors le ZÉPHIRE, habitant des roseaux;
Il règne en Dieu sur les airs qu'il épure,
Des prés, des bois ranime la verdure;
Des Astres même, en silence roulans,
Il rend plus vifs les feux étincellans.
Amans heureux! dans la Nature entiere,
Tout vous invite aux tendres voluptés:

* EOLE, *Dieu des Vents.*

Les yeux ſur vous, la Nocturne Courriere *
D'un pas plus lent marche dans ſa carriere,
Et pénétrant de ſes traits argentés
La profondeur des boſquets enchantés,
N'y répand trop, ni trop peu de lumiere.
Ce foible jour, le frais délicieux,
Le doux parfum, le calme des bocages,
Les ſons plaintifs, les chants mélodieux
Du roſſignol, caché ſous les feuillages,
Tout, juſqu'à l'air qu'on reſpire en ces lieux,
Jette dans l'âme un trouble plein de charmes,
Tout attendrit, tout flatte; & de ſes yeux,
Avec plaiſir, on ſent couler des larmes,

O belle nuit! nuit préférable au jour!
Premiere nuit à l'Amour conſacrée!
En ſa faveur, prolonge ta durée,
Et du Soleil retarde le retour.

---

* *On entend par-là* Diane; *c'eſt la même que la Lune.*

Et toi, VÉNUS, qui préſides, ſans ceſſe,
A tous les pas de tes chaſtes enfans,
Qui les unis, ſans témoins, ſans promeſſe,
(Précautions dont ces heureux amans
N'ont pas beſoin pour demeurer conſtans)
Tendre VÉNUS, lorſque, ſous tes auſpices,
De tes plaiſirs ils cueillent les prémices,
Deſcends, allume, & rallume leurs feux,
Et dans leurs ſens, inviſible auprès d'eux,
Verſe les flots de tes pures délices.

Applaudis-toi, grande Divinité,
Applaudis-toi; contemple ton ouvrage:
D'un œil ſerein vois la félicité
De tant de cœurs qui te rendent hommage:
Vois cette ſcène, & ces groupes épars.
Quel lieu jamais offrit à tes regards
De ton pouvoir un plus beau témoignage,
Et du bonheur une plus vive image?
Où cependant, où ne portes-tu pas
Et le bonheur & l'innocente joie?

En quelque endroit que ſe tournent tes pas,
Sur tous les fronts la gaîté ſe déploye,
La paix te ſuit : les flots ſéditieux,
Quand tu parois, retombent & s'appaiſent,
L'AQUILON fuit, les Tonnerres ſe taiſent,
Et le Soleil revient, plus radieux,
Dorer l'azur dont ſe peignent les Cieux.
A ton aſpect, la Nature eſt émue.
En rugiſſant, le lion te ſalue,
L'ours, en grondant, t'exprime ſes plaiſirs,
L'oiſeau léger te chante dans la nue,
Et l'homme enfin, par la voix des ſoupirs,
Te rend honneur & t'offre ſes deſirs.
Rien ne t'échappe, & l'abîme des ondes
S'embrâſe auſſi de tes flammes fécondes,
Et ſous tes traits, ſous tes brûlans éclairs,
Pleins d'allégreſſe, en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monſtres des Mers.
C'eſt toi par qui ſont les Etres divers,
C'eſt toi, VÉNUS, qui rajeunis les Mondes,
Et dont le ſouffle anime l'Univers.

L'OLYMPE même éprouve ta puiſſance,
Et JUPITER... Mais, que dis-je ? & pourquoi
Parlé-je ici de ton empire immenſe ?
Mon zèle ardent m'emportoit malgré moi :
Foible mortel, je me tais devant toi.
Pour te louer, la meilleure éloquence
Eſt de ſentir, de te ſuivre en ſilence,
Et de céder doucement à ta loi.
Deux jeunes cœurs, par un tendre délire,
T'honorent plus que les ſons de ma lyre ;
Je la ſuſpends moi-même à ton autel,
Et me dévoue à ton culte immortel.

Tranſporte-moi parmi tes Inſulaires :
Égare-moi dans les réduits ſecrets
De leurs vallons, de leurs ſombres forêts.
Je les verrai, ces rives étrangeres,
J'irai trouver ces peuples fortunés,
Ces amans vrais, ces maitreſſes ſinceres :
J'irai chez vous, paiſibles ſolitaires,

Jouir des biens qui vous ſont deſtinés ;
A votre ſuite, ô Nymphes bocageres,
J'irai fouler les naiſſantes fougeres,
Et, les cheveux de roſes couronnés,
M'aſſocier à vos danſes légeres.





CHANT SECOND.

De ce bonheur, qui sembloit fait pour tous,
Le beau Narcisse, Echo sa belle Amante,
Sont privés seuls par un pouvoir jaloux.
Aimable enfant, & vous, Nymphe charmante,
Qu'aviez-vous fait ? & quel crime sur vous
Avoit du Ciel attiré le courroux ?

Narcisse, Echo, par un avis céleste,
Sont menacés du sort le plus funeste
Le même jour, oui, le jour fortuné,
Qu'à leurs plaisirs ils auront destiné;
Tirésias, que le Destin éclaire,
De ce Destin organe involontaire,
A ces Amans, prêts de combler leurs vœux,
Avoit prédit cet avenir affreux.

Mais il craignoit le penchant invincible
Que l'un pour l'autre, ils éprouvoient tous deux.
La soif du cœur, l'instinct impérieux

Pouvoit braver cet Oracle terrible.
Pour les Amans il n'eſt rien d'impoſſible,
Et les périls ne ſont rien à leurs yeux.
Les vrais Amans laiſſent tonner les Dieux;
De nos deſirs l'attrait irréſiſtible
Parle plus haut que l'Enfer & les Cieux.
Il voulut donc, ſur un prétexte heureux,
Oter lui-même à ce couple ſenſible
L'occaſion qu'il redoutoit pour eux,
L'occaſion d'un moment dangereux.
Tromper l'Amour eſt choſe peu facile;
TIRÉSIAS, en reſſources fertile,
Sçut, nuit & jour, enchaîner près de lui
Son jeune éleve, à ſes ordres docile.
» Mon fils, dit-il, ſi je fus votre appui
» Dans l'âge tendre, où l'homme, ſans autrui,
» A ſe conduire eſt encore inhabile,
» A votre tour, conduiſez aujourd'hui,
» Et ſoutenez ma vieilleſſe débile.
» Venez, mon fils, votre préſence utile
» Des jours trop longs m'abregera l'ennui.

» Nous marcherons attachés l'un à l'autre
» Par les deux bouts de ce ruban léger,
» Qui règlera ma route ſur la vôtre,
» Et, loin de moi, bannira le danger.
» Approchez-vous. « Le crédule NARCISSE
Vient s'enchaîner, ſans prévoir l'artifice.
De ce moment, il précède, il conduit
Le vieux Devin, qui chemine avec peine,
Qui, dans le jour ne trouvant que la nuit,
Pour s'étayer dans ſa marche incertaine,
Courbe ſon corps ſur un appui de frêne,
Et fortement tient le cordon qu'il ſuit.

Mais en captif te retenant ſans ceſſe,
Trop ſimple enfant, ainſi TIRÉSIAS
T'empêchera, barbare par tendreſſe,
De reſter ſeul auprès de ta maitreſſe,
Et ſçaura bien, quand tu guides ſes pas,
Sur tous les tiens veiller avec adreſſe.

Souvent ECHO, ſouvent NARCISSE en pleurs,
Près de leur pere uniſſoient leurs douleurs,

Et ce bon pere, ému de ces allarmes,
Pleuroit lui-même, en essuyant leurs larmes.

Regards, soupirs, quelques baisers encor,
Donnés, rendus, savourés en cachette,
Malgré les soins de l'aveugle Mentor,
Méloient du moins, dans leur âme inquiéte,
A l'amertume une douceur secrette.
Mais ces baisers tremblans, mal-assurés,
Ces foibles biens, que sont-ils, comparés
A ces torrens de volupté parfaite,
Où les Amans, de plaisir altérés,
Sont, à longs traits, de plaisir enivrés?

Un jour enfin (jour de triste mémoire,
Qui vit la faute & les malheurs d'ECHO!
Jour qui devroit des fastes de l'histoire
Etre effacé, par la main de CLIO!) *
L'Astre du Monde ouvroit encore à peine,
Dans l'Orient, son Palais de vermeil:
Près d'un taillis, sur le bord d'une plaine,
Parmi les fleurs, sous la voûte d'un chêne

* *Muse qui préside à l'histoire.*

Impénétrable aux rayons du Soleil,
D'accord entr'eux, ZÉPHIRE & le ſommeil
Flattoient NARCISSE, & ces gardiens fideles,
Au loin chaſſoient, en ſecouant leurs aîles,
Les noirs ſoucis, juſqu'au tems du réveil.
Depuis trois jours, depuis trois nuits entieres,
Vous n'aviez pu, Dieu des heureux pavots, *
Sous votre main abaiſſer ſes paupieres,
Ni dans ſes ſens rétablir le repos.
Il preſſentoit les approches fatales
De ſon malheur : mais les Dieux quelquefois
A nos chagrins laiſſent des intervalles :
Le ſommeil vient : la Nature a ſes droits.

ECHO ſurvint. L'ennui qui la dévore
Vers ſon amant l'appelle dès l'aurore.
Le tendre Amour préſente à ſes regards
TIRÉSIAS, & celui qu'elle adore.
Près d'eux, ſur l'herbe, étoient de toutes parts
Traits & carquois confuſément épars,

---

* *C'eſt le Dieu du ſommeil : le pavot lui eſt conſacré.*

Traits, dont NARCISSE, en des jours plus tranquiles,
Aimoit l'ufage, & qu'il laiffe inutiles.
Près du vieillard qui le tient enchaîné,
Sur fes genoux, d'un air de confiance,
Il fommeilloit, mollement incliné,
Et le vieillard, feul, affis en filence,
Le foutenoit, d'un air de complaifance.

L'agile ECHO précipitoit fes pas:
Mais, tout-à-coup, immobile, enchantée,
Un peu loin d'eux elle s'eft arrêtée.
A cet enfant, qui ne la voyoit pas,
Elle fourit, en étendant les bras;
Elle fourit, & pourtant elle pleure.
Le Ciel préfente un contrafte pareil,
Lorfque dans l'air, on voit, à la même heure,
Tomber la pluye, & briller le foleil.
» Sans doute, hélas! à fon inquiétude,
» Toute la nuit, dit-elle, il s'eft livré;
» Au jour naiffant, le fommeil eft entré
» Dans fes beaux yeux, fermés de laffitude.

» Comme en dormant, il reprend sa fraîcheur
» Et ses attraits! que, dans cette attitude,
» Il est touchant! qu'il est cher à mon cœur! »
Vers le gazon où NARCISSE repose,
Disant ces mots, elle court vivement;
Puis, abaissant une bouche de rose,
De cent baisers, doucement, doucement,
Presse, en secret, sa bouche demi close.
Qu'il est heureux! mais que dis-je? endormi,
S'il est heureux, il ne l'est qu'à demi.

Enfin, cédant à sa douleur amere,
ECHO se jette aux genoux de son pere,
Et d'une voix qu'éteignent les soupirs,
Exprime ainsi ses mortels déplaisirs:
» O vous, de qui la bonté paternelle;
» NARCISSE & moi, daigne nous consoler!
» Toujours le sort nous fera-t-il trembler?
» Que tarde-t-il? & quand sa main cruelle
» Du dernier trait nous doit-elle accabler?
» Faut-il long-tems languir dans la contrainte,

» En l'attendant ? condamnés par le Ciel,
» Faut-il encor que nous mourions de crainte,
» Cent fois le jour, avant le coup mortel ?
» Ah ! quel que soit ce malheur que j'ignore,
» L'incertitude est plus affreuse encore.
» Il est cent maux que notre esprit flottant
» Craint, tour à tour, pour un qui nous attend.
» Mais, ce qui rend notre infortune extrême,
» Nous redoutons le jour du bonheur même :
» Nous nous aimons, & n'osons nous unir !
» Seroit-ce un mal de s'unir quand on s'aime,
» Pour que le Ciel voulut nous en punir ?
» O vous, mon pere ! ô si jamais votre âme
» Du tendre amour avoit connu la flâme !
» Si vous lisiez dans le sein des Amans,
» Avec pitié vous verriez nos tourmens.
» Un Dieu menace. A-t-il quelque supplice
» Plus dur pour moi que de perdre NARCISSE ?
» Je crains sa perte, & c'est mon seul effroi.
» Mon cher Amant ! Toi seul es tout pour moi.
» Mon choix est fait, s'il faut que je choisisse,

» Ou de mourir ou de vivre ſans toi.
» Je périrai ... Sera-ce avec juſtice ?
» Suis-je coupable ? » Alors TIRÉSIAS,
» Craignez le Ciel & ne l'accuſez pas :
» Le Ciel eſt juſte. Eſt-ce à vous, téméraire,
» D'oſer juger la juſtice des Dieux ?
» Ah ! réprimez ce penchant curieux,
» Ou redoutez un châtiment ſévere.
» PENCHANT FUNESTE ! ECHO, TREMBLE AUJOURD'HUI
» D'ÊTRE COUPABLE, ET DE L'ÊTRE PAR LUI *

» Mais le tems vole. Allez dans ces campagnes ;
» Allez, ma fille, aſſembler vos compagnes.
» Je vous attends ; & quand l'Aſtre du jour
» Aura fourni la moitié de ſon tour,
» Nous irons tous, dans un grand ſacrifice,
» (Honneurs, hélas ! peut-être ſuperflus !)
« Prier JUNON de vous être propice :
» Craignez JUNON... Je n'en dirai pas plus ;

---

* *Ces paroles ſont une prédiction. Ce fut la curioſité d'*ECHO *qui la perdit.*

» Et dès ce soir (si de tristes présages , *
» Lorsque tantôt nous irons l'implorer ,
» N'annoncent pas qu'il faut vous séparer ,
» Et que sa main rejette vos hommages)
» Oui, dès ce soir , je couronne vos vœux.
» Car (je le sens) enfin cette journée
» Doit décider de votre destinée ,
» Et va vous rendre heureux ou malheureux. »

ÉCHO partoit. Dans le vague des nues ,
Elle apperçoit deux cignes éclatans ,
Au col fléxible , aux aîles étendues ,
Qui dans un char , au bruit de leurs accens ,
Traînent VÉNUS , & volent sur les vents.
En se jouant , légerement ils fendent
Le sein des airs , & lentement descendent
Sur le gazon , jusqu'aux pieds du Vieillard.
Avec respect , pesamment il s'empresse ,
De se lever , d'aller à la Déesse ,

* *On verra dans le quatriéme Chant les présages qui précéderent ce sacrifice.*

Pour

Pour l'adorer, au ſortir de ſon char,
Retombe aſſis, & maudit ſa vieilleſſe.
Au mouvement que fit Tirésias,
L'enfant roulant s'en va ſur l'herbe épaiſſe
Tomber près d'eux, & ne s'éveille pas:
Tant le ſommeil lui rend avec uſure,
Ce que le ſoin fit perdre à la nature.

» Dors, cher Enfant, ſous ces ombrages verds.
» Eſprits légers, qui volez dans ces plaines,
» Paiſibles vents, par vos molles haleines,
» Autour de lui, rafraîchiſſez les airs.
» Vous, mes oiſeaux, par vos tendres concerts,
» Calmez ſon âme, & faites dans ſes veines
» Couler la paix & l'oubli de ſes peines. »
Ainſi parla la Mere des Amours;
Puis, s'aſſéyant ſur un lit de verdure:
» Guide prudent, qui veillez ſur ſes jours,
» Hélas! dit-elle, à vous ſeul j'ai recours:
» Apprenez-moi ſa diſgrace future,
» Et de ſon ſort percez la nuit obſcure. »

» Belle VÉNUS (reprit TIRÉSIAS)
» De l'avenir le Destin est le maître.
» Sa volonté dirige tous nos pas :
» Respectons-la sans vouloir la connoître ;
» Pour la connoître, on ne la change pas.
» Eh ! qui, d'ailleurs, de ce Dieu redoutable
» Peut déchirer le voile impénétrable ?
» Par moi, sans doute, il annonce aux mortels,
» Tantôt des biens, tantôt des maux cruels :
» Mais par ma voix rarement il déclare
» Quels sont ces maux ou ces biens qu'il prépare.
» Avec moi-même il sçait dissimuler,
» Et ne répand qu'une lumiere avare
» Sur les secrets qu'il veut me révéler.

» De ces enfans ce qu'il daigne prédire,
» Diversement se peut interprêter.
» Il seroit long de vous le répéter,
» Tendre CYPRIS, & pour vous le rédire,
» De mon histoire il faudroit vous instruire :

» Il en dépend, & s'y trouve enchaîné...
» Mais laiſſons-là mon ſort infortuné,
» Et de ma vie étouffons la mémoire. »

» Non, dit VÉNUS; il faut tout recueillir :
» Le paſſé peut expliquer l'avenir.
» J'attends de vous ce récit, cette hiſtoire
» Toujours promiſe, & remiſe toujours :
» C'eſt trop long-tems différer, tous les jours,
» Cette faveur qu'une Déeſſe implore.
» Ne penſez plus vous en défendre encore,
» Ni m'échapper par de nouveaux détours.
» Voyons enfin ces évenemens rares,
» Ce long tiſſu d'aventures bizares,
» Qui de vos ans ont illuſtré le cours.
» Parlez ſans crainte : à l'ombre de ce chêne
» Nous ſommes ſeuls, nul témoin ne nous gêne;
» Nul indiſcret n'entendra nos diſcours. »

Ainſi du moins le croyoit la Déeſſe :
Mais un buiſſon déroboit à ſes yeux

La jeune ECHO, qui s'étoit, auprès d'eux,
Dans le taillis gliſſée avec fineſſe.
En ſurprenant ce qu'ils diſoient tous deux,
ECHO vouloit pénétrer ce myſtere
Qui l'intéreſſe, & que l'on veut lui taire.
Injuſtes Dieux! pourriez-vous la punir
D'avoir tenté de ſauver ce qu'elle aime?
Seroit-il vrai qu'elle eût fait elle-même
Tout ſon malheur, voulant le prévenir?

Elle étoit fille; elle étoit amoureuſe;
Elle trembloit pour l'objet de ſes ſoins:
C'étoit aſſez pour être curieuſe,
C'étoit aſſez: filles le ſont pour moins;
Mais je ne veux fronder ce ſexe aimable,
Et pour ECHO ſa faute eſt excuſable.
Si cette Nymphe eſt coupable en ceci,
Je lui pardonne, Amour la fit coupable.
Puiſſe le ſort lui pardonner auſſi!

Difcrettement, & d'une main habile,
En écartant le feuillage mobile,
L'œil & l'oreille avidement ouverts,
Elle regarde, elle écoute au travers;
Ne peut qu'à peine, en ce petit azile,
Trouver fa place, & craint de fe montrer,
Ne fe meut pas, & n'ofe refpirer;
Sçait ramaffer fon corps fouple & facile,
Se promettant, durant cet entretien,
D'épier tout, un mot, un gefte, un rien:
Un mot, un gefte, un rien, tout eft utile;
Comme elle auffi VÉNUS le fçavoit bien.
VÉNUS croyoit de ces énigmes fombres
Voir, par dégrés, fe diffiper les ombres;
Qu'une parole, échappée au hazard,
Dans le récit qu'elle attend du Vieillard,
Malgré lui-même, éclairciroit peut-être
Ce qu'il fembloit n'ofer faire connoître;
Qu'une fois mis en humeur de conter,

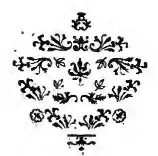
(Car on se plaît à conter à cet âge)
A ce plaisir se laissant emporter,
Il pourroit bien, moins discret & moins sage,
Par quelque trait imprudemment lâché,
De l'avenir entr'ouvrir le nuage,
Et dévoiler ce qu'il tenoit caché.

Tirésias dans un profond silence
Devoit toujours se tenir retranché :
Mais il sent peu la triste conséquence
De son récit ; & l'humaine prudence,
Qui dans la nuit, de tout tems a marché,
Dans quelque abîme a toujours trébuché ;
D'ailleurs, quel art, quels ressorts, quelle adresse
Vénus alors n'employa-t-elle point ?
Plainte, menace, autorité, caresse,
Tout fut d'usage, on n'obmit aucun point.
Contre Vénus que peut notre foiblesse,
Quand l'artifice à son pouvoir est joint ?

Il balançoit : la belle Enchantereſſe
Soudain lui donne un baiſer plein d'appas,
Vole à ſon col, contre ſon ſein le preſſe,
Et tendrement le ſerre dans ſes bras.
La jeune vigne entoure ainſi l'écorce
D'un orme antique, & l'embraſſe avec force.

Tirésias, rechauffé par Vénus,
Sentit en lui ſe ranimer la cendre
De ces doux feux, autrefois ſi connus,
Et d'un ſoupir il ne put ſe défendre.
» Vous rappellez à notre ſouvenir
« Un tems bien cher, dit-il à Cythérée,
» O tems heureux, mais de courte durée,
» Tems des Amours, qui ne peux revenir,
» Devois-tu naître ? ou devois-tu finir ?
» Regrets amers ! Mon âme déchirée,
» Tout de nouveau ſe r'ouvre à ſes douleurs.
» Il faut pourtant vous conter mes malheurs.

» La Renommée en a parlé, sans doute,
« Plus d'une fois, à la table des Dieux :
» Mais ses cent voix dans la céleste voûte
» Mentent souvent, comme dans ces bas lieux.







G. de S.t Aubin Inv. *Massard Sc. 1765.*

CHANT TROISIÉME.

DEPUIS le jour où, témoin de vos charmes,
Au Mont Ida, l'heureux berger PÂRIS,
De la beauté vous accordant le prix,
Força JUNON de vous rendre les armes,
JUNON piquée a toujours contre vous
Lancé les traits de ſon dépit jaloux ;
Et l'avenir ne peut vous ſauver d'elle,
Puiſqu'elle eſt femme, & qu'elle eſt immortelle ;
Souffrez ce mot, ſans montrer de courroux.
Moi, qui du ſien devois me croire indigne,
J'en ſuis auſſi l'objet infortuné,
Et mon exemple eſt une preuve inſigne
Que ſon cœur dur n'a jamais pardonné.
Or, ſi ce cœur nous unit dans ſa haine,
Dès-lors, VÉNUS, elle voit avec peine
Nos citoyens, enfans de votre choix :
Ils ſont à vous, & vivent ſous mes loix,
C'en eſt aſſez, la commune ennemie,
Renverſant l'Iſle, encor mal affermie,
Veut de nous deux ſe venger à la fois.

Elle eſt puiſſante, & les bords du Scamandre,
Beaux lieux, changés en un ſéjour d'horreur,
Ces Tours, qu'envain vous voulûtes défendre,
Cet Ilion, dont fume encor la cendre,
Ont éprouvé ce que peut ſa fureur.
Cette fureur aujourd'hui ſe ranime,
Mais ſans éclat, & cherchant ſourdement
A nous creuſer un inviſible abîme,
Avec plus d'art, agit plus ſûrement.
Ce couple aimable en ſera l'inſtrument;
Il en ſera la premiere victime,
Si le Deſtin n'en ordonne autrement:
Car le Deſtin, par ſon vouloir ſuprême,
Peut rendre vain ce qu'elle a reſolu;
Mais je crains bien que ce Maître abſolu,
Dans ſes projets ne la ſerve lui-même.
Tendres Amans, tout me préſage aſſez
Qu'il doit vous perdre; & mes malheurs paſſés
De vos malheurs ſont l'image & l'emblême.
Pour me porter les plus ſenſibles coups,
On me pourſuit auſſi dans ce que j'aime,
Et c'eſt moi ſeul que l'on punit en vous.

On vous punit, & je ſuis le coupable !
Eh ! quoi ! JUNON ne ſe contente pas
De tous les maux dont ſa rage implacable
A juſqu'ici frappé TIRÉSIAS !
Je l'offenſai : mais des traits d'imprudence,
Dignes, au plus, d'un châtiment léger,
Méritoient-ils cet excès de vengeance ?
Daignez, VÉNUS, m'entendre & me juger.

Sorti des murs, qu'aux accens de ſa lyre
Un fils des Dieux, Architecte nouveau,
Près de l'Euripe autrefois ſçut conſtruire,
(Sacrés remparts, qui furent mon berceau !)
Je voyageois, curieux de m'inſtruire,
Jaloux de voir, dès mes plus jeunes ans,
L'eſprit, les mœurs des Peuples différens.
Je parcourois ces Iſles renommées
Que voit la Grèce à l'Orient ſemées,
Et dont le cercle environne Délos.
Une tempête, un Dieu plûtôt m'égare
Près de l'Aſie, au ſein des vaſtes flots
Rendus fameux par la chute d'ICARE,

Et le Deſtin me conduit à Samos,
Que n'ai-je, ô ciel! péri dans cet orage!
Mais mon malheur me ſauva du naufrage.

Ce fut, Déeſſe, en ce triſte ſéjour
Que de JUNON j'excitai la colere.
Comme à Cadmus, le ciel m'offrit un jour
Deux grands ſerpents, qui, près d'une onde claire,
Gardoient ſes bords & les bois d'alentour.
L'Amour s'aprête à les unir enſemble:
Mais quel amour! à la haine il reſſemble.
Ces fiers dragons, près de ſe careſſer,
En s'abordant, ſembloient ſe menacer.
Entre les dents, dont leur gueule eſt armée,
Sort en trois dards, leur langue envenimée,
Organe impur qu'anime le deſir,
Signal affreux de leur affreux plaiſir.
D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
Jette autour d'eux des regards foudroyans.
Mais tout-à-coup ils ſifflent & s'embraſſent,
Etroitement l'un l'autre ils s'entrelaſſent
Dans les replis de leurs corps ondoyans.

De vingt couleurs l'éclat qui les émaille,
Varie au gré de ces longs mouvemens,
Et mon œil voit, dans leurs embraſſemens,
D'un feu changeant s'allumer leur écaille.
Telle eſt l'Iris, quand un nuage obſcur,
Chargé de pluye, altéré de lumiere,
Boit le ſoleil, & vers notre paupiere
Réfléchit l'or, & la pourpre & l'azur.

Un javelot (ſans en prévoir l'uſage,
Dans une main j'avois deux javelots)
Lancé d'abord ſur ce couple ſauvage,
De leur ſang noir, qui couloit à ruiſſeaux;
Teignit, près d'eux, les herbes & les eaux.
Bleſſés tous deux, tous deux avec courage
Dreſſent la tête, & recourbent de rage
Leur queue immenſe, en cercles redoublés,
Puis, juſqu'à moi, s'allongent, ſe déployent
D'un ſaut agile, & devant eux m'envoyent
Tous leurs poiſons en vapeurs exhalés.
De l'autre dard j'arrête leur furie,
Et par mon bras, malgré leur force unie,

Le double monſtre, à la fois combattu,
Dans la pouſſiere, à la fois abbattu,
Laiſſe à mes pieds ſa colere & ſa vie.

Ils expiroient. Une voix dans les airs,
Au bruit des vents, au milieu des éclairs,
S'ouvre un paſſage, & me glace de crainte:
Ah! malheureux! près d'une ſource ſainte,
Et ſur des bords à JUNON conſacrés,
Oſes-tu bien, dans tes fureurs impies,
De ce lieu même attaquer les Génies,
Ces demi-Dieux à Samos adorés?
Tremble... Frémis. JUNON qui les protège
Sçaura punir ce forfait ſacrilège.
Ta cruauté, ſans reſpecter leurs feux,
Les a privés des plaiſirs amoureux:
Bientôt toi-même, avec plus de juſtice,
Éprouveras un ſemblable ſupplice,
Et tu verras tes Élèves, un jour,
Ainſi que toi, le prouver à leur tour.
Ah! j'ai rempli de l'Oracle funeſte
Une partie; ils rempliront le reſte.

Je n'avois pas, en ce tems fortuné,
Ce front bruni, de rides ſillonné,
Ce grand front chauve, & cette barbe épaiſſe
Que, tous les jours, argente la vieilleſſe.
Que mon bel âge a fui d'un vol léger!
Que promptement, dans ſon cours paſſager,
Chacun de nous touche au ſoir de la vie!
Le tems cruel, & ſa faulx ennemie
N'approchent point de l'Olympe immortel,
Et les Dieux ſeuls ont un jour éternel.*

Avant le tems de mes longues diſgraces,
Jadis en moi ſe trouvoient réunis
Les doux attraits, la jeuneſſe, les graces,
Et de NARCISSE & de votre Adonis:
Auſſi les cœurs voloient tous ſur mes traces.
Mille beautés, dignes de m'enflammer,
Avoient cherché vainement à me plaire:
Dans les forêts, errant & ſolitaire
Je me cachois, & je craignois d'aimer.
Je vis IRENE, & mon fier caractere,
A ſon aſpect ſe ſentit déſarmer.

Aimable IRENE ! objet ſi plein de charmes !
Victime, hélas ! de tes feux trop conſtans !
Fille trop tendre ! après trois fois ſeize ans,
Ton ſouvenir m'arrache encor des larmes.

Devant les Dieux je reçus ſon ferment,
Elle eut le mien. Nous touchions au moment
Si cher pour moi, ſi cher pour elle-même :
Nous avançions vers le bonheur ſuprême ;
Ma bouche avoit des baiſers précurſeurs
Cueilli déjà les premieres douceurs :
Mais, ô prodige ! ô ſoudaine diſgrace !
Dans tous mes ſens émus par le deſir,
Et qu'animoit l'approche du plaiſir,
Un froid mortel ſe répand & les glace :
J'en perds l'uſage... ou plûtôt... quel affront !
Je perds... La honte eſt encor ſur mon front.
O chere épouſe ! en quel moment étrange,
Et par quel trait, inoui juſqu'alors,
Cette JUNON me ſuſpend & ſe venge !
Entre tes bras, la cruelle me change

En

En jeune Nymphe, & trompe mes transports :
Je m'éclipsai dans mes plus doux efforts.
Telle en nos champs la tendre sensitive
Fuit le toucher, délicate & craintive,
Et rentre en soi ; mais du moins, ô VÉNUS!
Si nous ôtons le doigt qui la captive,
Elle renaît & plus fraîche & plus vive :
Elle renaît ; & moi, triste, confus,
Moi, sans renaître, hélas! je disparus
A mes regards, comme aux regards d'IRÊNE ;
Et mon Amante étonnée, incertaine,
En moi me cherche & ne me trouve plus.
» Ainsi le sort nous joue & nous opprime,
» S'écria-t-elle : ainsi, foibles humains,
» A peine il met le bonheur dans vos mains,
» Que devant vous il ent'rouvre un abîme,
» Où vous voyez fondre & s'évanouir
» Ce vain bonheur, dont vous deviez jouir.
» Toi, qu'il détruit, je vois de cet outrage,
» De ce néant s'indigner ton courage ;

» Je souffre aussi : tout est fini pour moi.
» Mais à ta main si je ne puis prétendre,
» J'attends de toi l'amitié la plus tendre ;
» C'est mon espoir. Ne crois pas qu'après toi
» Aucun amant m'engage sous sa loi.
» Quand tu n'es plus, je veux chérir ta cendre,
» Et ta mémoire aura toujours ma foi.

Je fus sensible à cet amour fidelle,
Et je l'aimai, mais sans brûler pour elle.
Eh ! que pouvois-je en cet état nouveau ?
Elle avoit vu dans la nuit éternelle
De mes desirs s'éteindre le flambeau :
J'étois vivant, & j'étois au tombeau.

D'IRÊNE, au moins, compagne inséparable,
Je lui donnois mes inutiles jours :
Notre amitié devint inaltérable.
Près d'elle enfin j'oubliai pour toujours
Ces lieux charmans, ces lieux qui m'ont vû naître,
Et que l'Ismene arrose dans son cours :
Comment alors pouvois-je y reparoître ?

Tous mes conseils ne purent étouffer
Au sein d'IRENE une ardeur insensée.
Mon vain fantôme occupoit sa pensée,
Et la raison ne put en triompher.
Sa passion, foiblement endormie,
Se réveilloit de moment en moment;
Et chaque jour, aux yeux de son amie,
Elle donnoit des pleurs à son amant.

J'étois bien loin de partager sa flâme.
Le sexe dit que la simple amitié
Peut, sans l'Amour, satisfaire son âme;
Le sexe ment: le tendre Amour réclame
De ces beaux cœurs au moins une moitié;
J'en fis l'épreuve. ACIS eut ma tendresse,
ACIS m'aimoit, ACIS sçavoit aimer:
Je fus discrette, & ma délicatesse
Voulut cacher à ma triste Maitresse
Un feu nouveau qui devoit l'allarmer.
Mais j'ignorois que le trait qui nous blesse
Ne peut en nous toujours se renfermer,

Et qu'il n'eſt point de ſi ſecret myſtere,
Que tôt ou tard un œil jaloux n'éclaire.
A ma rougeur, à ce trouble ſi prompt
Qu'au nom d'ACIS, on voyoit ſur mon front,
A mon ſilence, à mon air de contrainte,
IRÊNE apprit mon penchant & ma feinte.

Pardonne, IRÊNE. A mon cœur, comme au tien,
Un Dieu commande, un Dieu, tu le ſçais bien,
Qui, malgré nous, de nous-mêmes diſpoſe.
ATHÉNAÏS (ce nom étoit le mien,
Depuis le jour de ma métamorphoſe)
ATHÉNAÏS plaint les maux qu'elle cauſe,
Plaint ton amour, mais s'occupe du ſien.
Que diras-tu? De quelle jalouſie
Ton âme, hélas! ſera-t-elle ſaiſie,
Lorſque, malgré tes regrets & tes cris,
Mon jeune Amant, aux Autels d'Hymenée
Me conduira, de guirlandes ornée,
Comme on m'a vu t'y conduire jadis?

Elle arriva, cette grande journée.
Souvenez-vous de cet inſtant, CYPRIS,

Où, dans les bras d'IRÊNE consternée,
TIRÉSIAS devint ATHÉNAÏS.
Vous le dirai-je ? En un moment semblable ;
Quand mon époux est à peine en mes bras,
Quand au plaisir tout paroit favorable,
Par un retour que je n'attendois pas,
ATHÉNAÏS devint TIRÉSIAS.
Ainsi, deux fois la Déesse fatale
Me fit souffrir le tourment de TANTALE ;
Ainsi, le sang des serpens amoureux
Sollicitant sa cruelle justice,
Elle voulut, pour les venger tous deux ;
Du double sexe en moi tromper les feux ;
Unir en moi le différent supplice
Que dût jadis éprouver chacun d'eux.
Ce châtiment auroit dû lui suffire.
ACIS gémit. De ses bras caressans,
Les yeux baissés, honteux je me retire,
Et lui remets son cœur & ses présens.

Je le quittai, pour voler chez IRÊNE.
Enfin, disois-je, à moi-même rendu,

Je vais encor la faire Souveraine
D'un tendre cœur qu'elle a long-tems perdu.
Flatteuſe idée ! eſpérance trop vaine !
J'entre...la Parque alloit trancher ſon ſort,
Et m'attendoit pour cette horrible ſcène.
» IRÊNE !... ô Dieux (criai-je, avec tranſport)
» Vois ton Amant que le Ciel te ramene,
» Entends ma voix »... Elle fait un effort,
Étend les bras, me cherche, ouvre avec peine
Des yeux nageans dans l'ombre de la mort,
Me reconnoît... Un doux rayon de joie
Sur ſon viſage, où regnoit la pâleur,
Fait, un moment, renaître la couleur.
» Seroit-ce toi ? Que faut-il que j'en croie ?
» Se peut-il bien qu'enfin je te revoie ?
« Mais dans quel tems ? Ah ! je n'ai pu ſouffrir
» Ton autre Hymen : ma tendreſſe jalouſe
» M'a conſumée... Adieu, je vais mourir,
» Heureuſe au moins de mourir ton épouſe !
» Retiens tes pleurs. Puiſſé-je, à l'avenir,
» Trop cher Époux, vivre en ton ſouvenir !

» Puiſſé-je ! «. . Alors elle perd la lumiere.
Hélas ! en vain la ſerrant dans mes bras,
Je la voulois diſputer au trépas.
Il me fallut lui fermer la paupiere,
Et ſur ſa bouche on me vit recueillir
Ses feux, ſon âme, & ſon dernier ſoupir.

Dès cet inſtant (pardonnez, ô Déeſſe)
Je pris en haine & l'Hymen & l'Amour :
Dès-lors, mon cœur, flétri par la triſteſſe ;
A vos plaiſirs ſe ferma, ſans retour.
Si mon image a dans le ſein d'IRÈNE
Regné jadis juſqu'à ſon dernier jour,
Je veux moi-même, occupé de la ſienne ;
Dans le tombeau l'emporter à mon tour.

Je voulois fuir une Iſle que j'abhorre :
Mais le Deſtin, qui fit tous mes malheurs ;
De ces premiers peu ſatisfait encore,
M'y préparoit de nouvelles douleurs.

C'eſt à Samos que JUNON prit naiſſance ;
C'eſt à Samos, ſéjour de ſon enfance,

Que de son frere elle fit son époux.
Elle s'y plaît, & cette heureuse terre
Lui sert d'asyle, en ces momens jaloux
Où, pour un tems, la Déesse en courroux
Renonce au lit du Maître du Tonnerre.
Souvent aussi JUPITER suit ses pas;
Dans ces bosquets il la trouve plus belle.
A leur aspect, son cœur se renouvelle,
Et brûle encor de ces feux délicats
Qu'il y sentit pour ses jeunes appas;
Et son amour met à profit, près d'elle,
Les souvenirs que ce lieu leur rappelle.
Mais quelquefois elle vient s'y cacher,
Respirer seule, & jouir d'elle-même:
Sans cour, sans pompe, elle vient y chercher
La liberté, qui fuit le rang suprême:
De son front grave elle y vient détacher
Tous ses ennuis, avec son Diadême:
Elle y vient rire; on rit peu dans les Cieux.
Je la plaindrois, je plaindrois tous les Dieux
D'être immortels, si ces Dieux qu'on révere

Devoient traîner leur triste éternité,
Sans dépouiller la majesté sévère :
Si, pour l'honneur de la Divinité,
Ils ne pouvoient briser la chaîne austère
De la contrainte & de la dignité.
JUNON commande à la Nature entiere,
Je le confesse, & pour ce cœur si fier
Il est flatteur de marcher la premiere
Parmi les Dieux, & près de JUPITER.
Il faut pourtant à cette Reine altiere
D'autres plaisirs, des plaisirs plus touchans.
Samos lui r'ouvre un sein qui l'a nourrie,
Et JUNON trouve en cette Isle fleurie
Ces plaisirs purs, qui naissent dans les champs.

Elle y parut, alors que toute prête,
Sur le rivage, en ses replis flottans
Déjà ma voile emprisonnoit les vents.
J'allois partir : mais son ordre m'arrête.
Conduit près d'elle, & près de son époux,
Dans un sallon de fleurs & de verdure,
Orné des mains de la simple Nature,

Je viens, je tombe à leurs ſacrés génoux.
De l'Univers je contemple les maîtres.
Ils étoient ſeuls, car les Dieux de leur cour,
Etoient reſtés au céleſte ſéjour;
Et le troupeau des demi-Dieux champêtres,
Par JUPITER, enivrés en ce jour,
Trop échauffés de nectar & d'amour,
L'avoient quitté, pour ſuivre ſous les hêtres
Le jeune eſſain des Nymphes d'alentour.
L'exemple entraîne; & le fils de SATURNE
Avoit auſſi, ſur la fin du repas,
Preſſé JUNON, & volé dans ſes bras.
Tout l'annonçoit! on remarquoit une urne
Sur le gazon renverſée auprès d'eux,
Et cent criſtaux, qui briſés dans leurs jeux,
Témoins récens d'une gaieté folâtre
Du grand combat parſemoient le théâtre.

Sages enfin, après l'emportement,
Ils jouiſſoient de ce repos charmant
Où tombe une âme heureuſe & ſatisfaite;
Calme enchanteur, tranquillité parfaite,

Pure, ſans trouble & ſans égarement.
Ils raiſonnoient; ils demandoient comment
L'enfant Amour, qui paroît ſi paiſible,
Porte en nos ſens ce tumulte terrible,
Tel que celui de l'humide élément,
Quand l'Aquilon de ſon ſouffle invincible
Le bouleverſe impétueuſement?
Ils demandoient ſi ſa flamme inviſible
Sur chaque ſexe agit également?
Lequel des deux, la Maîtreſſe ou l'Amant,
Prend plus de part, ſe montre plus ſenſible
A ſes plaiſirs, dans un tendre moment?
JUNON diſoit; faut-il qu'on délibere?
Ne ſçait-on pas qu'en ces inſtans ſi doux,
L'homme plus vif eſt plus flatté que nous?
Mais JUPITER prétendoit le contraire.
C'eſt aux Experts, d'expliquer ce myſtere;
Mais des Experts, en eſt-il ſur ce point?
L'expérience, en ce cas, néceſſaire
Qui peut l'avoir? Eh! CYPRIS ne l'a point;
CYPRIS pourtant du plaiſir eſt la mere.

A ce propos la Déeſſe ſourit,
Et le Vieillard en ces termes reprit.

On me fit juge, en cette conjoncture.
J'étois fameux ; & ma double aventure,
Dont les détails ont été mal connus,
A JUPITER donnoit droit de conclure
Que je pouvois, inſtruit ſur la Nature,
N'ignorant pas l'une & l'autre VÉNUS,
Développer cette matiere obſcure.
Il ne ſçavoit mes deſtins qu'à demi,
Et je le crois : ſa ſageſſe profonde
Peut bien mouvoir les grands reſſorts du Monde ;
Sans s'occuper du ſort d'une fourmi.
De mes malheurs JUNON mieux informée,
Puiſqu'en ſecret elle en étoit l'auteur,
A ſon époux loin d'ôter ſon erreur,
Accréditoit ma fauſſe renommée ;
Elle rioit, & jouiſſoit tout bas
De ſa malice & de mon embarras,
Combloit mes maux, qui furent ſon ouvrage,
En y joignant & l'inſulte & l'outrage,

Et m'honoroit, pour me faire rougir.
Sa bouche enfin, paroiſſant m'applaudir,
Par un diſcours, que le Dieu crut ſincere,
Sçut m'accabler d'une ironie amere :
» Vous, qui rendez les Dieux mêmes jaloux!
» Pour qui le ſort, de ſes dons moins avare,
» A réuni par un accord ſi rare,
» Les deux plaiſirs & d'épouſe & d'époux!
» De ces plaiſirs quelle eſt la différence ?
» Lequel vous ſemble & plus vif & plus doux ?
» Une diſpute, élevée entre nous
» Sur ce problême, attendoit la ſentence
» D'un connoiſſeur, d'un juge tel que vous.
» Des Rois du Ciel éclairez l'ignorance.
» Le Monde entier, qui vantoit votre nom,
» Des Dieux encor vous nommera l'arbitre.
» A ce bienfait, reconnoiſſez JUNON ;
» Vous lui devrez ce reſpectable titre »

Je reſſentis juſqu'au fond de mon cœur
Le ſel piquant de ce diſcours mocqueur.
Mais malgré moi, malgré ma honte extrême,

Je l'acceptai, ce titre ſi pompeux,
Et j'avoûrai que, par vanité même,
Je fus ſenſible à cet honneur ſuprême :
Vanité folle ! honneur trop dangereux !
Sur cette mer inſenſé qui s'expoſe !
Ah ! croyez-moi, ne jugeons point la cauſe
De deux époux, ſurtout quand ils ſont Dieux.

Mon jugement à JUNON fut contraire.
J'avois connu les différens deſirs ;
A leur ardeur meſurant les plaiſirs,
Je ſatisfis, ou je crus ſatisfaire,
Et ma vengeance, & l'équité ſévere.
JUNON perdit. Par de très-grands éclats
Elle annonça ſa fureur vengereſſe,
Le Dieu ſourit. » Ah ! ne triomphez pas,
Dit auſſi-tôt la terrible Déeſſe,
» Sçachez enfin que ce TIRÉSIAS
» A, ſans jouir, conſumé ſa jeuneſſe ;
» Que les plaiſirs appellés tous les jours,
» (Quoiqu'il ſe flatte & trompe ſans ſcrupule,
» En ce moment JUPITER trop crédule)

» Jamais pour lui n'ont cessé d'être sourds,
» Et n'ont jamais couronné ses amours;
» Que des plaisirs ce Juge ridicule
» Est un aveugle .... & le sera toujours. »
En prononçant cet arrêt formidable,
JUNON me jette un regard furieux,
S'élance à moi, fait deux fois, sur mes yeux,
Tomber le poids de sa main redoutable,
Pour me ravir la lumiere des cieux.
Sans doute, alors, par sa rage inhumaine
Elle me crut aveuglé, sans retour:
Graces du moins à ma fuite soudaine,
Un de mes yeux fut seul privé du jour.
Sa main sur l'autre heureusement trompée,
De la prunelle obliquement frappée,
Légerement effleura le contour.

Tremblant encor, je cherche une onde pure,
Pour y laver ma sanglante blessure:
Mais admirez cette fatalité
Qui, pas à pas, me suit, dès ma naissance;
De mon étoile admirez l'influence
Et les effets de sa malignité.

MINERVE, seule, à Samos descendue,
Avoit du Ciel suivi les Souverains :
Mais du Dieu PAN, des FAUNES, des SYLVAINS
Elle évitoit l'indécente cohue.
Hélas ! VÉNUS, le bord des mêmes eaux
Où je courois, pour soulager mes maux,
Ce bord désert la présente à ma vue,
Lorsque sans voile, & la jambe étendue,
Demi-plongée, elle entroit dans les flots.
Elle me voit, & d'une main modeste
Cachant à peine un tiers de ses appas,
Elle menace, & murmure tout bas
Des mots secrets, dont le charme funeste,
Quand j'approchois, fixe & retient mes pas,
Et, pour toujours, ferme l'œil qui me reste.
» Adieu (dit-elle, en s'éloignant de moi)
» Le bel enfant, qui fera tes délices,
» Seroit heureux, si quelques Dieux propices
» Daignoient le rendre aveugle comme toi.

» Cruelle, acheve, & m'arrache une vie
» Qui m'est déjà plus qu'à demi ravie.

» Et

» Et vous, témoin de mes justes transports,
» O JUPITER ! ô, d'un coup de Tonnerre
» Précipitez mon âme aux sombres bords.
« Seul, dans la nuit, égaré sur la terre,
» Avec lenteur traînant ce triste corps,
» Ne suis-je pas d'avance au rang des morts ?
» Frappez, grand Dieu ! j'implore cette grace,
» Et j'ai peut-être un droit pour l'obtenir.
» De quelques Dieux si j'encours la disgrace,
» Ce n'est pas vous qui devez me haïr. »

Sans m'exaucer, sa bonté souveraine
Par des honneurs crut adoucir ma peine.
Le fier Destin, prié par JUPITER,
Revit mes maux dans son Livre de fer,
Et pénétré d'une pitié secrete,
De ses Arrêts il me fit l'interprete.

Dans ce grand Livre, avec peine entr'ouvert,
Confusément, VÉNUS, j'ai découvert
QU'AU SEIN DES EAUX, QUE NARCISSE DOIT CRAINDRE,
DE SON HYMEN LE FLAMBEAU VA S'ÉTEINDRE;

Qu'a son Amant Echo prête à s'unir,
Par trop de soin deviendra malheureuse;
Que, pour avoir le droit de la punir,
Junon sçaura la rendre curieuse.
Enfin j'ai lû qu'en un Monde nouveau,
D'affreux chagrins creuseront mon tombeau.

Mais que me sert de percer ces ténèbres?
Et qu'ont servi mes Oracles célèbres
Dans tous les lieux où j'ai porté mes pas,
Aux champs d'Argos, à Corinthe, à Messènes;
Près du Pénée, aux bords de l'Eurotas,
Et dans les murs d'Epidaure ou d'Athènes?
Il vaudroit mieux ignorer l'avenir
Que de prévoir d'inévitables peines,
Et des malheurs qu'on ne peut prévenir.
Considéré, malgré moi, dans la Grèce,
Chargé long-tems & d'ennuis & d'honneurs,
J'ai tristement attendu la vieillesse:
Elle est venue, & la Mort, qui me presse,
Va terminer mes jours & mes douleurs.

C'eſt loin de Thèbe, & dans ce NOUVEAU MONDE,
Où, ſur vos pas, je viens de pénétrer,
Que doit finir ma courſe vagabonde.
Heureux du moins, quand je vais expirer,
Si, pour combler ma triſteſſe profonde,
Sur ces enfans je n'avois à pleurer.

Ce long récit du malheureux Prophête
Rendit VÉNUS encor plus inquiéte.
» Je comprends bien, dit-elle, qu'à l'inſtant
» De voir enfin couronner ſa tendreſſe,
» NARCISSE doit fuir une onde traîtreſſe :
» Que, lorſqu'il dort, & que ſon cœur content
» Ici peut-être eſt flatté par des ſonges,
» Et ſe repaît d'agréables menſonges,
» Auprès des eaux JUNON veille & l'attend.
» Auprès des eaux, ſans doute, on le menace
» D'un ſort cruel, d'une injuſte diſgrace :
» Mais quelle eſt-elle ? Et pourra-t-il, hélas !
» La prévenir, s'il ne la connoît pas ?
» Dois-je trembler qu'une chûte ſoudaine
» Ne l'engloutiſſe au ſein d'une fontaine ?

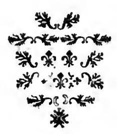
» Ou qu'il ne boive un funeste poison
» Versé dans l'eau par l'ordre de JUNON?
» Dois-je trembler que, pour venger encore
» Ce double Monstre à vos pieds terrassé,
» Au bord des flots un serpent ne dévore
» Ce foible Enfant, tant de fois menacé?
» Nouvel HYLAS, cher aux filles de l'Onde,
» Et par leurs mains enlevé sans retour,
» Quittera-t-il l'objet de son amour,
» Pour habiter leur demeure profonde?
» Osera-t-il, indiscret, curieux,
» Sur les appas, sur le bain de DIANE
» Ou de PALLAS, ouvrir un œil profâne?
» Vous, ACTÉON, mille autres, par les Dieux
» Furent punis, pour avoir eu des yeux.
» Quoiqu'il en soit, redoublez votre zèle.
» A ce ruban, qui vous attache à lui,
» Tissu trop foible, & peu sûr aujourd'hui,
» Substituez ma ceinture immortelle,
» Dont la vertu, dont l'utile secours
» Dans le péril peut défendre ses jours.

» Moi, si JUNON, ne m'a pas prévenue,
» Si, dans mon Isle en secret descendue,
» Elle n'a pas, par un filtre odieux,
» Empoisonné les sources de ces lieux,
» Je préviendrai moi-même la perfide »

Alors VÉNUS, remontant sur son char,
Autour de l'Isle alla, d'un vol rapide,
Dans chaque source épancher le Nectar,
Pure liqueur, dont l'Onde une fois teinte
Des noirs poisons doit repousser l'atteinte,
Secret heureux, mais employé trop tard.

Déployant l'or de ses rênes flottantes,
VÉNUS enfin s'éloigne du Vieillard,
Et fend des Cieux les voûtes éclatantes.
De sa retraite ECHO sort doucement,
Parcourt les bois, rassemble en un moment
Autour de soi ses compagnes chéries,
Et leurs époux épars dans les prairies;
Au milieu d'eux, revient du même pas,
Au tems marqué, trouver TIRÉSIAS;

Trouble à regret le repos de NARCISSE,
Par cent baiſers eſſuye, à ſon réveil,
Sur ſes beaux yeux, les reſtes du ſommeil;
Et, réunis pour le grand ſacrifice,
Tous vont, au pied d'un autel de gazon,
Brûler l'encens en l'honneur de JUNON.




G. de S.t Aubin Inv.
Massard Sculp. 1766.

CHANT QUATRIÉME.

LA curieuse eſt rarement diſcrete ;
Qui tout écoute, aiſément tout répete.
En avançant vers les champêtres lieux,
Où tout le Peuple & le divin Prophête
Vont rendre hommage à la Reine des Dieux,
Trop foible ECHO, tu n'as pu te défendre
De raconter à ton Amant ſurpris
Ce que tu viens & de voir & d'entendre :
Funeſte ſoin ! quel en ſera le prix ?
Ils murmuroient (le malheur rend injuſte)
Ils s'animoient contre leur chef auguſte.
» De notre amour bizarrement jaloux,
» Il veut peut-être, en ſe jouant de nous,
» Nous effrayer, &, par ce ſtratagême,
» Nous dérober des plaiſirs dont lui-même
» Il fut privé par le ſort en courroux.

A ces ſoupçons joignant l'ingratitude,
Les deux Amans reſolurent encor

De ſecouer le joug de leur Mentor,
De rompre enfin cette longue habitude
D'obéïſſance & d'égards ſuperflus,
Dont, pour tout fruit, ils ne recueilloient plus
Que des chagrins & de l'inquiétude.
NARCISSE dit: « ſi l'autel de JUNON
» Offre à nos yeux un ſiniſtre préſage,
» TIRÉSIAS doit à notre union,
» Ma chere ECHO, refuſer ſon ſuffrage,
» Que faire alors ? Faudra-t-il obéir ?
» A nous quitter pourrons-nous conſentir ?
» Ah! dès l'inſtant que des ſignes contraires
» Annonceront des deſtins ſi ſéveres,
» Viens, & faiſons nous-mêmes notre ſort:
» N'attendons pas que d'une main barbare,
» TIRÉSIAS pour jamais nous ſépare,
» Et de tes bras m'arrache avec effort.
» Viens alors, viens: qu'au travers de la foule
» De ſon côté, chacun de nous ſe coule
» Adroitement & trompe tous les yeux,
» Mais pour ne pas errer à l'aventure,

» Fixons un lieu : fuyons, ſi tu le veux
» Près de VÉNUS, & dans ſa grotte obſcure.
» Là nous irons, indulgens à nos feux,
» D'un chaſte amour ſerrer les derniers nœuds. »
HÉ BIEN, NARCISSE, IL FAUT... ECHO, modeſte,
N'acheva pas : ſa rougeur dit le reſte.

Tandis qu'entr'eux ils ſe parloient tout bas
Devant leur chef, dont ils guidoient les pas,
On approchoit du lieu du ſacrifice.
Pendant le peu qui reſte de chemin,
ECHO plus triſte a les yeux ſur NARCISSE,
Le tient, l'embraſſe & pleure ſur ſa main.
» O mon eſpoir! ô moitié de moi-même!
» Unique objet de mes vœux les plus doux!
» Toi que j'adore! hélas! ſi ton cœur m'aime,
» De mon repos ſi ce cœur eſt jaloux,
» Tourne tes pas loin des Fleuves perfides,
» Loin des étangs, des lacs & des ruiſſeaux;
» Pour t'immoler, des Monſtres homicides
» Sont par JUNON cachés au bord des eaux.

Difcours fatal ! dangereufe imprudence !
ECHO penfoit l'éloigner de ces lieux
Si redoutés, fi funeftes pour eux :
Mais jeune encor & fans expérience,
De fon Amant, par fa feule défenfe,
Elle enflammoit les defirs curieux.

Enfin pourtant on arrive, on s'arrête
Au haut d'un Mont dont la fuperbe tête,
Bravant les Cieux, la foudre & les éclairs,
Domine au loin fur la Terre & les Mers.
C'eft fur ce Mont que s'élève un bocage
Dont l'art a fait un temple de feuillage,
Temple, où JUNON, fouveraine des airs,
Voit adorer fes grandeurs immortelles.
Un double rang de palmiers toujours verds,
Simples appuis, colonnes naturelles,
Forme à l'entour des portiques ouverts.
On trouve, au centre, un vafte fanctuaire,
De qui l'enceinte, efpace circulaire,
N'a d'autre toît que la voûte du Ciel.
Des doux parfums, qui brûlent fur l'autel,

Plus librement les vapeurs répandues,
Jufqu'à JUNON s'exhalent dans les nues.

A cet autel de gazons & de fleurs
Déjà la main des facrificateurs
A préfenté la Géniffe facrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, fur fa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer fufpendu...
Un bruit s'entend... l'air fiffle... l'autel tremble...
Du fond du bois, du pied des arbriffeaux,
Deux fiers ferpens foudain fortent enfemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un prés de l'autre ils gliffent, & fur l'herbe
Laiffent, loin d'eux, de tortueux fillons,
Les yeux en feux, levent, d'un air fuperbe,
Leurs cols mouvans, gonflés de noirs poifons;
Et vers le Ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de fang, fe dreffent fur leurs têtes,
Sans s'arrêter, fans jetter un regard
Sur mille enfans fuyant de toute part,

Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit ſon objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, &, de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé,
La tient, la ſerre, avec fureur s'obſtine
A l'enchaîner, malgré ſes vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps,
Perce, des traits d'une langue aſſaſſine,
Son cou nerveux, les veines de ſon flanc,
Pourſuit, s'attache, à ſa forte poitrine,
Mord & déchire & s'enivre de ſang.

Mais l'animal, que leur ſouffle empoiſonne,
(Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui, conſtamment ſur ſon corps affermi,
Comme un rézeau, l'enferme & l'empriſonne)
Combat, s'épuiſe en mouvements divers,
S'arme contr'eux de ſa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuiſſante;
Bat de ſa queue & ſes flancs & les airs.
Il court, bondit, ſe roule, ſe releve;

Le feu jaillit de ses larges nazeaux :
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trève :
Sa voix, perdue en longs mugissemens,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux, & les forêts profondes...
Il tombe enfin : il meurt dans les tourmens.
Il meurt. ... Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asyles.

De tout le peuple, encor pâle d'horreur,
Un autre objet augmente la terreur.
Non loin de-là, guidés par la Nature,
Sur les rameaux, sous sa jeune verdure
D'un chêne altier, qui se perd dans les Cieux ;
Etoient cachés deux pigeons amoureux.
Seuls ils alloient, au gré de leurs tendresses,
Se prodiguer d'innocentes caresses.
Ah ! vainement l'attente des plaisirs
Unit leurs becs, fait frémir leur plumage,
Confond leurs voix, leur prête ce ramage
Rauque & flatteur, & coupé de soupirs,

Qui, lent ou vif, est tour-à-tour l'image
Et des langueurs & des brûlans desirs ...
Porté vers eux dans un sombre nuage,
Un paon superbe en sort, tel que l'orage
Qui vient troubler le calme d'un beau jour.
Par sa présence il suspend, il traverse
Le cours heureux de leur paisible amour,
Il les fait fuir, les poursuit, les disperse,
Et satisfait de l'effroi qu'il répand,
Au haut de l'arbre il revient triomphant.
Là, battant l'aîle & chantant sa victoire,
Il développe, enivré de sa gloire,
Un beau plumage en cercle épanoui.
Sa queue entiere avec pompe étalée,
Forme, en s'ouvrant, une roue étoilée:
Il la contemple, & lui-même ébloui
De ce tissu brillant d'or & de soye,
S'enorgueillit des trésors qu'il déploye.

L'outrage fait aux oiseaux de VÉNUS,
De maux plus grands n'étoit que la figure;
Maux près d'éclore, hélas! mais inconnus,
Quoique d'avance on en vît la peinture.

O paon funefte ! oifeau d'affreux augure !
Plus effrayant & plus ami des pleurs
Que le corbeau, meffager des malheurs,
Et le hibou, qui, dans la nuit obfcure,
Vient annoncer le deuil & les douleurs!
Va, puiffes-tu, chez la race future,
Malgré l'émail de tes riches couleurs,
Etre, comme eux, l'horreur de la Nature !

Parmi la troupe éparfe à l'aventure,
Déjà NARCISSE a tenté le hazard,
Et pris la fuite ; il s'étoit, avec art,
Débarraffé de la belle ceinture
Qui l'arrêtoit à côté du Vieillard.

Il eft dans l'Ifle un vallon folitaire,
Fait pour VÉNUS & les Dieux de Cythère,
Étroit, profond, ceint d'arbres différens,
Cèdres, fapins, orangers odorans.
Cette forêt verdoyante & touffue,
Amphitéâtre agréable à la vue,
De toutes parts, enfermant ce féjour,
Borde le pied des côteaux d'alentour,

Et, par degrés s'éleve dans la nue.
Sous des rochers, au bas de ces côteaux,
S'ouvre une grotte à VÉNUS consacrée,
Dont une vigne, épandue en rameaux,
De ses festons a tapissé l'entrée.
Des doux Zéphirs l'haleine temperée
Vient, au travers de son feuillage épais,
Rafraîchir l'air de la grotte sacrée,
Et leurs soupirs en troublent seuls la paix.
Cette retraite, où se plaît CYTHÉRÉE,
D'un rayon foible est à peine éclairée,
Rayon douteux entre l'ombre & le jour,
Qui parle aux sens, qui, sans causer d'allarmes
A la beauté, mais sans voiler ses charmes,
Complice heureux des larcins de l'amour,
Sait la contraindre à lui rendre les armes.

Contre JUNON, cet antre révéré
Offre à NARCISSE un asyle assuré.
NARCISSE y vint : ECHO devoit s'y rendre ;
C'est en ce lieu qu'il promit de l'attendre.

Il

Il le promit : mais, cruelle JUNON,
Tu dis aux vents d'emporter ſa promeſſe ;
De ſon eſprit tu te rendis maîtreſſe :
Devant la grotte, au centre du vallon,
Tu lui fis voir une onde enchantereſſe,
Où, dès long-tems, ta main, ta main traîtreſſe,
Avoit d'en-haut fait pleuvoir un poiſon,
Dont la vapeur jette une prompte ivreſſe
Dans tous les ſens, & trouble la raiſon.

Trop tard VÉNUS de ſon Nectar céleſte
Dans chaque ſource a répandu les flots :
JUNON, plus prompte en ſon deſſein funeſte,
Avoit d'avance empoiſonné les eaux ;
Et ce qu'a fait uu Dieu qui nous veut nuire,
Un autre Dieu ne ſçauroit le détruire.
» Bords pleins d'attraits ! par quelle étrange loi
» L'humide empire eſt-il fermé pour moi,
» Diſoit Narciſſe, & quel monſtre ai-je à craindre ?
» Ah ! s'il en eſt qui m'attende en ces lieux,
» Je marche à lui ; dans ſon ſang odieux
» Mes javelots, mes fléches vont ſe teindre.

» Aſſez long-tems on vit ces traits oiſifs
» Charger mes mains, ou ſe perdre ſans gloire
» Sur les chevreuils & les daims fugitifs,
» Et j'ai ſouvent rougi d'une victoire
» Que me cédoient des animaux craintifs.
» De cette grotte, où viendra ma Maîtreſſe,
» Ses yeux, ouverts ſur mes exploits heureux,
» Admireront ſon Amant valeureux:
» Oui, tant d'audace, avec tant de jeuneſſe,
» Honore, ECHO, ton choix & ta tendreſſe,
» Et tu joindras ſur mon front généreux,
» Quelques lauriers aux myrthes amoureux. «
Il dit & vole. Il trouve une eau paiſible,
Un ruiſſeau pur, dont le brillant criſtal
Suit lentement une pente inſenſible,
Coule ſans bruit, & va, d'un cours égal,
Porter la vie à l'herbe languiſſante,
Nourrir les fleurs, nourrir l'ombre naiſſante
Des ſaules verds qui bordent ſon canal.
En approchant, ſur l'une & l'autre rive
NARCISSE jette une vue attentive:

L'affreux ferpent, tant prédit aujourd'hui,
Peut le furprendre & s'élancer fur lui;
Un arc en main, le carquois fur l'épaule,
Prêt au combat, notre jeune héros
Obferve tout, fe pofte au pied d'un faule,
Baiffe les yeux, regarde dans les flots.

» Dieu! eft-ce-là cette Hydre épouvantable,
» Ce noir dragon, ce monftre déteſté?
» Ah! c'eft, dit-il, c'eft un être adorable!
» Oui, c'eft, fans doute une Divinité
» Qui s'offre à moi, fous cette forme aimable.
» Sur ce vifage, où règne la fraîcheur,
» Quel incarnat s'unit à la blancheur!
» Tel au matin, quand le jour vient d'éclore,
» Aux traits d'argent qu'il lance, à fon réveil,
» Par intervalle, il mêle un feu vermeil,
» Et le rubis légerement colore
» Un ciel blanchi des perles de l'aurore.

L'Amant d'ECHO, frappé de tant d'appas,
Se voit lui-même & ne fe connoit pas.

Dans le portrait que l'Onde lui présente ;
Sans le ſçavoir, il admire, en détail,
Ses propres traits, ſa beauté ſéduiſante ;
Soit de ſes dents l'éblouiſſant émail,
Qui, diviſant deux lévres de corail,
Semble appeller ſur ſa bouche engageante
Des ris légers la troupe voltigeante,
Soit ſes yeux bleus, tendres & couronnés
De noirs ſourcils fiérement deſſinés.
Peinte dans l'eau, ſa chevelure noire
D'un teint de neige augmente encor l'éclat,
Et, deſcendant ſur un cou délicat,
Offre l'ébène à côté de l'ivoire.

NARCISSE, épris de cet objet nouveau,
Rougit, ſe trouble, & voit dans le ruiſſeau
Sur le beau front de ſa jeune merveille
Paroître un trouble, une rougeur pareille,
Courir un feu ſubit & paſſager,
Et tous les lys en roſes ſe changer.
Pour une Nymphe il a pris ſon image ;
Dans cette erreur aiſément tout l'engage,

Et ſon menton qui d'un duvet léger
A peine encor commence à s'ombrager,
Et ſes regards auſſi doux que ſon âme,
Et ſa pudeur, & ces graces de femme
Que l'homme n'a qu'en ſon premier printems;
Oui; tout l'abuſe, & juſqu'aux vêtemens.
Les vêtemens, ſans différence aucune,
Sont une robe aux deux ſexes commune,
Simple en ſa forme, élégante, ſans art,
Autour du corps négligemment jettée,
Qui, ſous le ſein, d'une écharpe arrêtée,
Retombe en plis ondoyans au hazard,
Mais qui ſouvent, quand il faut, à la chaſſe,
Franchir les monts, braver les feux du jour,
Sur un genou rélevée avec grace,
Du brodequin laiſſe voir le contour.

» Toi, dit NARCISSE, hôteſſe de cette Onde,
» Quitte pour moi ta retraite profonde,
» Et ſur ces bords accompagne mes pas.
» Je ſuis mortel, & ta beauté divine
» Indique aſſez ta céleſte origine:

» Qui que tu ſois, ne me dédaigne pas.
» TIRÉSIAS (& nous pouvons l'en croire)
» A de mon ſang vanté ſouvent la gloire.
» Un Fleuve illuſtre, à qui je dois le jour,
» Sous un Ciel pur, coule au ſein de la Grèce,
» Et ma naiſſance eſt le fruit de l'amour
» Dont une Nymphe a payé ſa tendreſſe :
» Puiſſe la mienne & te plaire, ô Déeſſe,
» Et mériter un ſemblable retour.....
» Parle, réponds, & daigne au moins m'apprendre
» A quel deſtin mon amour doit s'attendre,...
» Ah! je le vois! ce ſilence obſtiné
» M'annonce trop mon ſort infortuné :
» Je te déplais.... & tout me fait entendre
» Qu'à tes dédains, NARCISSE eſt condamné...
» Mais ſi j'en crois les Nymphes de cette Iſle,
» Celui qui t'aime, & que tu vois, hélas!
» Brûler ici d'une flamme inutile,
» N'eſt point difforme, & vaut bien cet HYLAS,
» Qui, plus heureux que le fils du CÉPHISE,
» Vit de ſes traits une Naïade épriſe,

» On peut m'aimer, & peut-être qu'ailleurs
» On prise mieux l'objet de tes froideurs...
» Tu me hais seule... un plus heureux, sans doute,
» De ton cœur fier a sçu trouver la route.
» Un autre... Ah! Dieux! «.. Il s'éloigne à ces mots.
Le noir poison, qui s'exhale des eaux,
Agit sur lui, coule de veine en veine,
Brûle son sang, & pénétre ses os.
De ce poison la force souveraine
Passe à l'esprit, en dévorant le corps,
Et sa vapeur, qu'il suporte avec peine,
Fait qu'il s'arrache à ces malheureux bords;
Mais son amour aussi-tôt l'y ramene.

Jeune insensé! tu suis une ombre vaine,
Ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi,
Qui vient, s'éloigne, & revient avec toi.
Ouvre les yeux... Ses yeux sont sans lumiere.
Un voile épais a couvert sa paupiere;
Il ne voit plus que l'objet imposteur,
Qui, nul par-tout, n'existe qu'en son cœur.

Trifte jouet d'un penchant indomptable,
Il eft bleffé : fa playe eft incurable.
Plein de defirs, & d'amour éperdu,
Languiffamment fur la rive étendu,
Ce fol Amant d'un œil infatiable
Fixe, à loifir, un fantôme agréable ;
Vers ce fantôme obftinément penché,
A l'obferver il demeure attaché.
Quoiqu'aveuglé par une erreur trop chere,
De ce qu'il fent lui-même eft étonné,
Il voit qu'il fouffre & qu'il eft entraîné
Par des defirs d'un nouveau caractere,
Et que l'amour, dont il eft dominé,
Eft différent d'une flâme ordinaire :
Et cependant il fe plaît à nourrir
Sa paffion, loin d'en vouloir guérir.
Avec plaifir, fon cœur fe laiffe abattre
Sous un pouvoir qu'il ne fçauroit combattre.
C'eft toi, JUNON, toi, qui lui fais chérir
Le mal fecret dont tu le fais périr.

Narcisse enfin sort de sa rêverie,
Et s'adressant à sa Nymphe chérie :
» Peux-tu, dit-il, quand je viens à genoux
» Te présenter l'hommage le plus tendre,
» Hélas ! peux-tu refuser de m'entendre ?
» Est-on barbare avec des traits si doux ?
» Mais, ciel ! que vois-je ? Ah ! seroit-il possible
» Qu'enfin ton cœur cessât d'être infléxible ?
» Ou n'est-ce point un songe officieux
» Qui me séduit & fascine mes yeux ?
» Non, Dieux puissans ! je lis sur son visage
» De mon bonheur l'infaillible présage,
» Et ma Vénus daigne avec un souris
» Tourner vers moi ses regards attendris.

Il ne sçait pas (aveuglement extrême !)
Que sa Vénus n'est autre que lui-même,
Qu'il est l'amant, qu'il est l'objet aimé,
Que de ses yeux part le trait qui le blesse,
Qu'il meurt, en proye à sa vaine tendresse,
Brûlé d'un feu par lui seul allumé.

Il ne ſait pas que l'onde lui renvoie,
Par des rayons réfléchis dans les airs,
Tout ce qu'il fait, tous ſes ſignes divers
D'abattement, d'eſpérance, ou de joie;
Que ce criſtal reçoit & rend d'abord
Et ſon regard, & ſon geſte, & ſon port.
Autant de fois que ſa tête ſecoue
Ses longs cheveux où le zéphir ſe joue,
Et qu'envîroit la Déeſſe des bois,
Autant de fois, dans le miroir des ondes,
Il voit auſſi leurs boucles vagabondes
Flotter ſans ordre autour de ſon carquois.
Chaque attitude a des graces nouvelles,
Et la Nayade, à chaque mouvement,
Semble toujours, ſous des formes plus belles
Se reproduire, aux yeux de ſon Amant.

Trop ébloui des charmes qu'il voit naître,
De ſes tranſports bien-tôt il n'eſt plus maître,
Sa main s'avance, il cherche, il veut ſaiſir
Au ſein des flots, l'objet de ſon deſir,

Et déjà même il le touche, il l'embraſſe:
Mais l'eau ſe trouble, & l'image s'efface...
» O Nymphe! arrête... Elle fuit.. Malheureux!
» Je la fais fuir par ma coupable audace!
» J'ai trop oſé. Je vois, Amant fougueux,
» Mes feux trahir l'intérêt de mes feux...
» Si cependant ma mémoire eſt fidelle,
» Cette beauté, maintenant ſi cruelle,
» Par des regards peu différens des miens
» Sembloit tantôt mieux répondre à mon zèle,
» Et quand mes bras ſe ſont portés vers elle,
» Elle a vers moi paru lever les ſiens:
» Je les ai vus; d'une ardeur mutuelle
» J'ai vu ſon front & le mien s'approcher,
» Nos mains s'unir, nos lévres ſe chercher:
» Elle m'aimoit... Par quel caprice étrange
» Diſparoît-elle? & d'où vient qu'elle change?

Il dit & pleure... A la fin, le ruiſſeau,
En ſe calmant, ramène de nouveau
De ſa beauté l'image fugitive.
» Reviens, dit-il, ô Nymphe trop craintive!

» Reviens, pardonne, & bannis tes frayeurs.
» Quoi ! dans tes yeux, où j'ai vu la tendresse,
» Il reste encor une ombre de tristesse !
» Quoi ! je t'adore, & tu verses des pleurs ! »

Echo surprise entendit ces paroles ;
Elle arrivoit. Elle avoit vu d'abord
Son jeune Amant seul, à l'ombre des saules,
Et d'Adonis craignant pour lui le sort,
Elle accouroit vers ce funeste bord ;
Elle accouroit, hélas ! pour le défendre !
Mais, à ces mots, qu'elle a trop sçu comprendre,
Loin d'approcher, elle vole, en courroux,
Cacher sa honte & ses transports jaloux
Dans l'antre même où l'ingrat dût l'attendre.
Echo, de-là peut le voir & l'entendre,
Lui, sans la voir, suit une autre beauté.
Une autre, ô Ciel, efface de son âme
L'aimable objet de sa premiere flâme ;
De cet objet, dont il fut enchanté,
Dans sa mémoire aucun trait n'est resté ;

Sa chere ECHO n'eſt plus dans ſa penſée ;
Il a perdu ſur ce bord déteſté
Tout ſouvenir de ſon ardeur paſſée ;
Pour lui, cette onde eſt celle du Léthé.

ECHO, s'indigne ; une fureur égale
Contre NARCISSE & contre ſa rivale
Subitement s'allume dans ſon cœur :
Mais par degrés cette ardente fureur
Tombe, s'appaiſe, & ne laiſſe après elle
Que la triſteſſe & la douleur cruelle :
Ce cœur plus calme en ſent mieux ſon malheur.
Tranquillement, ſans détourner la vue,
Long-tems elle oſe obſerver avec ſoin
Son infidele ; elle oſe être témoin,
(Spectacle affreux, ſpectacle qui la tue !)
Témoin conſtant des geſtes, des diſcours,
Des trahiſons de cet Amant volage !
Mais, tendre ECHO, plus il te fait d'outrage,
Plus tu promets de l'adorer toujours.

Elle ſuccombe à ſes vives allarmes,
Foible, abattue, elle verſe des larmes,

L'Amour, vainqueur de ses ressentimens,
Lui peint encor NARCISSE, plus aimable ;
Et, dans son cœur pardonnant au coupable,
Elle s'écrie : ACCOURS, VIEN, JE T'ATTENDS.
» Volons, dit-il, ma Nayade m'appelle,
» Elle m'attend au fond de ses roseaux....
» O doux espoir !..» En achevant ces mots,
D'un nouveau feu son regard étincelle,
Et sur la rive il dépose à la fois
Ses vêtemens, son arc & son carquois.

Le front couvert d'une rougeur divine,
ECHO le voit, avec un œil confus :
ECHO l'admire. Aux trésors répandus
Sur le satin d'une peau blanche & fine,
On le prendroit pour le fils de VÉNUS.
Ainsi que lui, l'Amour est plein de charmes,
L'Amour est nu, l'Amour porte des armes :
Mais disons vrai ; NARCISSE a par-dessus
Un avantage, aux yeux de son Amante,
Car, après tout, cet Amour, que l'on vante,
N'est qu'un enfant, NARCISSE ne l'est plus.

» Quoi ! ma rivale !.. Ah ! grands Dieux !.. Ah ! perfide,
» Tu veux la ſuivre en ſa grotte liquide !
» Je cours à toi . . Je ne ſouffrirai pas . . .
ECHO troublée, en déſordre, éperdue,
Frappant ſon ſein, meurtriſſant ſes appas,
Vouloit courir . . . Une force inconnue
Soudain l'enchaîne, un Dieu retient ſes pas.
Un Dieu ? . . Que dis-je ? Implacable Déeſſe,
C'eſt toi, JUNON, qui la pourſuis ſans ceſſe.
Pâle, étonnée, elle ſent ſes cheveux,
Avec horreur, ſe dreſſer ſur ſa tête ;
Son ſang glacé dans ſes veines s'arrête.
Vers ſon NARCISSE elle tournoit les yeux ;
Tournés vers lui, ſes yeux ſont immobiles.
Déjà ſes mains, ſon col, ſes pieds agiles
Avoient perdu le jeu de leurs reſſorts :
Chaque moment endurciſſoit ſon corps ;
Froide, en un mot, livide, inanimée,
Vous l'euſſiez crue en marbre transformée . . .
Elle l'étoit. Le Deſtin toutefois
Laiſſe exiſter & ſon âme & ſa voix.

Son âme libre, habitante legere
Des antres verds, des vallons & des bois,
A conſervé ſon premier caractere.
Trop curieuſe, elle avoit écouté
Ce qui devoit, pour elle, être un myſtere,
Trop indiſcrete, elle avoit répété
A ſon Amant ce qu'il falloit lui taire;
Elle eſt encor ce qu'elle avoit été,
Comme autrefois, curieuſe, indiſcrette,
Elle ſe cache, elle écoute, & répéte.
Tendre ſurtout, elle aima de tout tems
A répéter les ſoupirs des Amans.
Senſible ECHO! c'eſt pour nous que tu veilles,
Mais inſenſé qui t'apprend ſes ſecrets:
Si les rochers ont toujours des oreilles,
A trop parler ils ſont auſſi tout prêts.
Non cependant qu'ECHO rende jamais
Nos doux propos & nos plaintes entieres;
Le ſort, vengeur des maux qu'elle avoit faits,
L'a condamnée à rendre déſormais
Des derniers mots les ſyllabes dernieres.

Que

Que faisois-tu, toi qu'elle a tant aimé ?
Pour ta chimère encor plus enflammé,
A la chercher déjà tu te prépares ;
Déjà penché, prêt à quitter le bord,
Les bras ouverts.... Arrête.... tu t'égares,
Daigne un instant moderer ce transport ;
Revoi l'objet dont ton âme est éprise :
Baisse la vue... il regarde... ô surprise !
Tout le prestige est enfin dissipé.

» Ah ! malheureux ! qu'ai-je vû ? c'est moi-même.
» Je m'abusois. Oui, c'est moi seul que j'aime !
» Je suis sans voile, & je suis détrompé...
» Je le suis trop. Quel triste jour m'éclaire !
» Dieux ennemis qui m'ôtez mon erreur,
» Rendez-la moi, rendez-moi mon bonheur.
» Je veux encor, aveugle volontaire
» M'abandonner à ma douce fureur :
» Je veux encor te parler, te sourire,
» O belle Nymphe... Après toi je soupire.
» Mes vœux ardens... Mais qu'ai-je à demander ?
» Je suis à toi ; j'ai ce que je desire.

» Que peut le Ciel au-delà m'accorder ?
» Quel bien plus grand que de te posséder ?
» Ce bien pourtant est un mal sans remede.
» NARCISSE est pauvre, au milieu des trésors :
» Il les poursuit, & malgré ses efforts,
» N'en jouit point, parce qu'il les posséde.
» Pour en jouir, je sens, avec effroi,
» Qu'il me faudroit me séparer de moi.
» Mourons... Pourquoi ne peux-tu me survivre ?
» Au noir ciseau faut-il que je te livre ?..
» Mais de nos jours, s'il tranche le fil d'or,
» Tu vas me suivre à la rive infernale,
» Et moi, penché sur la barque fatale,
» Dans l'eau du Styx je vais te voir encor...
» Ah ! c'en est fait : je sens que je succombe...
» Je m'affoiblis... Je chancelle... Je tombe. »

Il perd alors l'usage de ses sens :
L'herbe reçoit ses membres languissans.
Mais au moment qu'il revient à lui-même,
Ses premiers soins sont pour l'ombre qu'il aime.

Il se regarde & méconnoît son teint.
Son œil se voit, & se voit presque éteint.
A ses regards son front se décolore;
Il dépérit, consumé de douleur:
De sa beauté, dès sa premiere aurore,
Un vent brûlant a desséché la fleur.

Il en gémit. A cet aspect funeste,
Il leve au ciel & les yeux & les bras,
Et ramassant la force qui lui reste,
HÉLAS! dit-il, ECHO redit, HÉLAS!
Ce long soupir, de colline en colline,
Est envoyé dans la plaine voisine,
Et retentit jusqu'à TIRÉSIAS.
TIRÉSIAS, & tout le peuple en larmes
Alloient cherchant les Amans fugitifs:
Mais à ce bruit, ils redoublent d'allarmes,
Et, dirigés par ces accens plaintifs,
Vers le vallon hâtent leurs pas tardifs.

En peu d'instans, le Vieillard même arrive.
NARCISSE au loin, nud, couché sur la rive,

Frappe d'abord les regards étonnés.
On voit ſa tête hors du bord avancée,
Sur le courant triſtement abaiſſée,
Et ſes cheveux aux vents abandonnés.

Nise & Cloris y courent avec zèle;
Dircé les ſuit : Doris, plus vive qu'elle,
L'honneur des bois, la chaſſeuſe Doris,
Paſſe de loin Dircé, Nise & Cloris.
Laure, aux yeux noirs, & la blonde Glicere,
Et Célimene à la taille légere,
Volent enſemble. O belle Théano!
O tendre amie, & compagne d'Echo!
En l'appellant, tu cours à ſon Narcisse.
Echo voudroit, ſenſible à cet office,
Nommer ton nom : la Nymphe, au lieu du tien,
En t'écoutant, ne redit que le ſien.
Laiſſant enfin les autres en arrière,
Près du ruiſſeau tu parviens la premiere.
Tu vois Narcisse. .,. ou plutôt... Juſtes Dieux!
Narcisse étoit inviſible à tes yeux.

» O mes amis ! mes compagnes fidelles !
» Venez, cherchons : cet enfant merveilleux
» A diſparu, ſans ſortir de ces lieux «
Chacun s'empreſſe, à ces triſte nouvelles,
Même aux plus lents l'ardeur donne des aîles ;
On vient, on cherche au milieu des roſeaux,
Et ſur la rive, & juſqu'au fond des eaux ;
De ce beau corps on ne voit nul veſtige.
Mais, tout-à-coup, par un autre prodige,
Du ſein de l'herbe, il ſort avec éclat,
Un bouton d'or, ſur une longue tige,
Bordé de fleurs d'un tiſſu délicat,
Feuilles d'argent, qu'un léger ſouffle abat :
Plante agréable, & de frêle exiſtence,
Enfant de FLORE, à peu de jours borné,
Doux, languiſſant, ſymbole infortuné
De la froideur & de l'indifférence.

De toutes parts, le NARCISSE nouveau
Croiſſoit déjà ſur le bord du ruiſſeau.

En gémissant, les Belles le cueillirent,
A leur côté le placerent, & dirent :
» Que notre sein lui serve de tombeau ! »

Mais, ô douleur ! elles flairoient à peine
La fleur récente ; à peine, avec ardeur,
Leurs vifs époux que cet exemple entraîne,
Jaloux aussi d'en connoître l'odeur,
La respiroient d'une indiscrete haleine :
Tous de JUNON victimes, à leur tour,
Dans la vapeur de ce jeune calice,
Puiserent l'âme & l'esprit de NARCISSE,
Et l'amour-propre & l'oubli de l'amour.
Tous, du poison sentant déjà l'ivresse,
Cherchent sa source, & dans l'eau dont il sort
Vont à l'envi se contempler sans cesse ;
Le plus grand nombre y rencontre la mort.
Le reste (ainsi le vouloit la Déesse)
Survit, hélas ! pour un plus triste sort ;
Vivre insensible est une mort cruelle,
Que chaque jour, chaque instant renouvelle.

N'avoir du moins de fenfibilité
Que pour foi-même, & dédaigner les autres,
N'aimer enfin la grace, la beauté,
Les agrémens qu'autant qu'ils font les nôtres,
C'eft être mort pour la fociété.

Tel fut ce Peuple. Il changea de nature,
Et prit une âme indifférente & dure.
O Nation trop digne de pitié !
Qu'eft devenu ce fentiment intime,
Par qui tout vit, qui fait l'homme, & l'anime ?
Qui, fous les noms d'amour & d'amitié
Tenant chacun l'un à l'autre lié,
De l'Univers eft le moteur fublime ?
Ce fentiment, qui, par de prompts refforts,
Pour nos pareils excite nos tranfports,
Et hors de nous fçait emporter nos âmes ?
Déjà ce feu n'élance plus fes flâmes :
Trop concentré, loin de tendre au-dehors,
En fens contraire il tourne fes efforts.
Tout votre amour fe tourne vers vous-même....

Eh bien ! allez, contentez vos souhaits,
Connoissez-vous, admirez vos attraits.

Ils se livroient à ce plaisir suprême,
Et commençoient d'en jouir à longs traits;
Quand de JUNON l'agile messagere
Glisse dans l'air, sur une aile légere.
De ses couleurs le mélange éclatant
Brille à sa suite; il peint, dans un instant,
L'immensité des célestes campagnes,
Descend en arc au-dessus des montagnes,
Touche les pins, les chênes, & paroît,
En l'éclairant, embrâser la forêt.
Le Ciel s'ébranle... Une voix trop connue,
La voix d'ECHO, dans ce vallon secret
Se fait entendre, & répéte à regret
Ces mots tonnans, qui sortent de la nue:
JUNON L'EMPORTE ET VÉNUS EST VAINCUE.

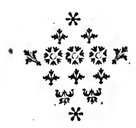
L'Amour, dès-lors, pour jamais disparut;
TIRÉSIAS de douleur en mourut;
Et ses enfans, dont sa douce sagesse
Avec bonté dirigea la jeunesse,

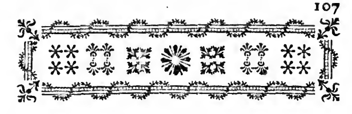
Ces cœurs ingrats, loin de donner des pleurs
A ce Vieillard, qui, par trop de tendresse,
Finit ses jours, en pleurant leurs malheurs,
L'abandonnant, à son heure derniere,
Le laissent seul achever sa carriere,
Ne songent plus, le jour de son trépas,
Qu'à se parer de guirlandes nouvelles,
Qu'à relever, avec soin, leurs appas
Des ornemens, des secours délicats
Que prête l'art aux graces naturelles.

Ce même esprit, cet insipide goût,
Par qui chacun, devenu son idole,
Et se compare & se préfere à tout,
Règna depuis dans cette Isle frivole:
Et c'est de-là (si l'on croit nos ayeux)
Que nos François virent fondre chez eux
Ce tourbillon de ridicules êtres
Qu'on a nommés Coquettes, Petits-maîtres:
NARCISSES vains, pour eux seuls prévenus,
Paons orgueilleux, qui se rendent hommage,

Insolemment étalent leur plumage,
Et font la guerre aux oiseaux de VÉNUS.

Qui que tu sois, Amant de ton image,
Toi, qui, pour elle, animé d'un beau feu,
La suis de l'œil, & la vois en tout lieu:
Caresse en paix cette image chérie,
Passe à ses pieds ta glorieuse vie;
Dans les miroirs, dans le plus fin cristal
Cherche les traits qui ravissent ton âme,
Et ne crains pas qu'on traverse ta flâme:
Ce n'est pas moi qui serai ton rival.





LE SOLEIL FIXE

AU MILIEU DES PLANÈTES.

ODE.

L'Homme a dit : les Cieux m'environnent,
Les Cieux ne roulent que pour moi ;
De ces Aſtres qui me couronnent,
La Nature me fit le Roi :
Pour moi ſeul, le Soleil ſe leve,
Pour moi ſeul le Soleil acheve
Son cercle éclattant dans les airs ;
Et je vois, Souverain tranquile,
Sur ſon poids la terre immobile
Au centre de cet Univers. *



* *Syſtême de Ptolomée.*

Fier Mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Qui ſommes-nous, foibles Atômes,
Pour porter ſi loin notre orgueil ?
Inſenſés ! nous parlons en maîtres,
Nous, qui dans l'Océan des êtres
Nageons triſtement confondus ;
Nous, dont l'exiſtence légere,
Pareille à l'ombre paſſagere,
Commence, paroît, & n'eſt plus !



Mais quelles routes immortelles
URANIE entr'ouvre à mes yeux !
Déeſſe, eſt-ce-toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des Cieux ?
Je te ſuis... Mon âme aggrandie,
S'élançant d'une aîle hardie,
De la terre a quitté les bords :
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au Temple où la Nature
Cache ſes auguſtes tréſors.



Grand Dieu! quel ſublime ſpectacle
Confond mes ſens, glace ma voix!
Où ſuis-je? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les loix?
Au loin, dans l'étendue immenſe,
Je contemple ſeul en ſilence
La marche du grand Univers;
Et dans l'enceinte qu'il embraſſe,
Mon œil ſurpris voit ſur ſa trace
Retourner les orbes divers. *

❧

Portés du Couchant à l'Aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vaſtes plaines du Ciel.
Quelle intelligence ſecrette
Règle en ſon cours chaque Planète
Par d'imperceptibles reſſorts?
Le SOLEIL eſt-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les céleſtes corps?

❧

* *Syſtême de Copernic.*

Au milieu d'un vaſte fluide,
Que la main du Dieu Créateur,
Verſa dans l'abîme du vuide,
Cet Aſtre unique eſt leur moteur.
Sur lui-même agité ſans ceſſe,
Il emporte, il balance, il preſſe
L'Éther & les Orbes errans;
Sans ceſſe une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repouſſe les torrens.



Ainſi ſe forment les Orbites
Qui tracent ces globes connus :
Ainſi, dans des bornes preſcrites,
Volent & MERCURE & VÉNUS.
La TERRE ſuit ; MARS moins rapide,
D'un air ſombre, s'avance & guide
Les pas tardifs de JUPITER :
Et ſon pere, le vieux SATURNE,
Roule à peine ſon char nocturne
Sur les bords glacés de l'Éther.

Oui, notre Sphère, épaisse masse,
Demande au SOLEIL ses présens.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit en heures légères
Présenter les deux Hémisphères,
Tour à tour à ses doux rayons ;
Et sur les signes inclinée,
La Terre promenant l'année,
Produit des fleurs & des moissons.



Je te salue, âme du Monde,
Sacré SOLEIL, Astre de feu,
De tous les biens source féconde,
SOLEIL, image de mon DIEU!
Aux Globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce DIEU par ta splendeur :
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle Grandeur.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit intitulé : NARCISSE DANS L'ISLE DE VÉNUS. Il y a dans cet Ouvrage de la Poëſie & de la facilité : c'eſt une fiction agréable où la Fable eſt ingénieuſement miſe en œuvre ; & je crois que le Public en verra l'impreſſion avec plaiſir. A Paris, ce 31 Décembre 1766.

ALBARET.

Extrait des Livres Nouveaux qui ſe trouvent chez le même Libraire imprimés en 1769.

LES NUITS D'YOUNG, traduites de l'Anglois par M. le Tourneur, 2 vol. *in*-8°.

Les mêmes 2 vol. *in*-12.

LA JOLIE FEMME OU LA FEMME DU JOUR, 2 Parties *in*-12.

NOUVELLE BIBLIOTHÉQUE DE CAMPAGNE OU CHOIX D'ÉPISODES intéreſſans.

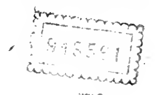
LE GOUT DE BIEN DES GENS OU RECUEIL DE CONTES NOUVEAUX, 3 vol. *in*-12. On vend ſéparément les Tom. 2 & 3.

LETTRE DE DON CARLOS A ÉLISABETH, nouvelle Édition *in*-8°. Fig.

RECUEIL DE PIÉCES INTÉRESSANTES, concernant l'Hiſtoire de France & autres Morceaux de Littérature tirés des papiers de M. l'Abbé de Longuerue, 1 vol. *in*-12.

ESSAI HISTORIQUE ET LÉGAL SUR LA CHASSE, 1 vol. petit *in*-12.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi rue des Noyers, 1769.





16
g.p.
$6:-



